

LE PAYS DE FRANCE



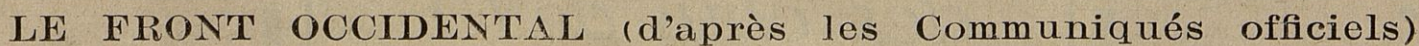
*Emboutissage
des obus de 75.*

Organe des
ETATS
GÉNÉRAUX
DU
TOURISME

Édité par
Le M
2, 4,
boulevard Poiss
PAR

Abonnement pour la France...15 Frs.

Abonnement pour l'Etranger.



LA SEMAINE MILITAIRE

DU 29 JUILLET AU 5 AOUT



L'OCCASION de l'anniversaire de la guerre que l'empereur d'Allemagne a déchaînée en Europe, des manifestations officielles ont eu lieu dans les trois pays alliés ; en Russie, en Angleterre et en France, s'est affirmée la volonté de vaincre, d'aller jusqu'au bout.

Après un an de guerre, l'Allemagne trouve en face d'elle des adversaires aussi résolus qu'au premier jour et aussi certains de la victoire finale.

Les actions qui se sont produites cette semaine n'ont été vives que dans l'est ; ailleurs on s'est généralement borné à des luttes d'artillerie.

En Belgique, les troupes britanniques ont eu à supporter, le 30 juillet, une violente attaque appuyée par des jets enflammés et précédée d'un intense bombardement ; les Anglais durent céder une partie des tranchées qu'ils avaient conquises au nord de Houghe ; les jets de flammes étaient si puissants, dégageaient une chaleur si forte que les positions étaient intenable. Une contre-attaque permit à nos alliés de reprendre presque tout le terrain perdu.

En Artois, on n'a d'abord enregistré que des combats à coups de grenades de tranchées à tranchées autour de Souchez et du Labyrinthe ; puis dans la journée et dans la nuit du 1^{er} août, l'infanterie allemande a attaqué ; non seulement elle a été repoussée, mais nos troupes se sont emparées d'un élément de tranchées dans le chemin creux d'Ablain à Angres, au nord de la route nationale Béthune-Arras.

Les combats à la grenade se sont continués les jours suivants au nord du château de Carleul et autour de Souchez ; il n'y a eu, de part et d'autre, aucune modification de front.

Les Allemands ont de nouveau bombardé Arras. Entre l'Oise et l'Aisne, on continue à se canonner sur le plateau de Quennevières. Le 31 juillet, une pièce tirant à longue portée a lancé neuf obus sur Compiègne, ville ouverte où il n'y a que des hôpitaux ; la municipalité a vigoureusement protesté contre ce nouvel acte de la barbarie teutonne.

En Champagne, on a signalé le 1^{er} août une violente canonnade au nord-ouest de Reims, dans la région de la ferme de Luxembourg, entre Cauroy et Loivre ; cette ferme, dont on n'avait pas encore parlé, est située à mi-chemin de Reims à Berry-aubac, sur la grande route de Laon ; c'est à l'ouest que s'élève la haute colline isolée de Brimont d'où l'ennemi bombarde la ville de Reims.

L'armée du kronprinz s'obstine toujours dans son effort contre le chemin de fer de Verdun et la lutte en Argonne se poursuit aussi acharnée bien que les Allemands, refroidis par les échecs qu'ils ont subis dans cette région, n'envoient plus des masses aussi compactes d'assaillants ; ils essayent de nous surprendre la nuit, mais ils n'arrivent ni à mettre en défaut notre vigilance ni à lasser notre résistance.

Dans la nuit du 1^{er} au 2 août, l'ennemi, près de la cote 213, au nord de la Harazée, s'est emparé d'une de nos tranchées que dans une furieuse contre-attaque nos troupes ont reprise en partie ; puis, dans l'après-midi, avec le secours de liquides enflammés, il a réussi à prendre pied dans une de nos tranchées de la région de Marie-Thérèse. Nous avons immédiatement contre-attaqué et repris la plus grande partie du terrain perdu. La nuit suivante, la lutte a continué dans ces bois de l'Argonne ; mais toutes les attaques allemandes ont échoué.

Le 3 août, nouvelles attaques ; nos feux repoussent l'assaillant dans ses abris ; depuis, jets de bombes de tranchées à tranchées ; l'offensive allemande a perdu de son intensité.

Toujours en liaison avec les opérations de l'Argonne des attaques ont eu lieu en même temps sur les Hauts-de-Meuse ; le 1^{er} août, l'ennemi a lancé par trois fois ses colonnes contre nos positions du Bois-Haut, entre les Eparges et la tranchée de Calonne ; c'est une longue terrasse recouverte par le Bois-Haut, dans laquelle se creuse le ravin de Sonvaux. De l'autre côté des Eparges, dans la plaine de Woëvre, la lutte s'est étendue par le

canon : elle a été particulièrement vigoureuse autour du village de Champlon, au sud de Fresnes-en-Woëvre. Le 4 août, encore une attaque sur le Bois-Haut, cette fois facilement enrayée.

En Lorraine, les Allemands essayent vainement de nous reprendre le bois le Prêtre ; après une vive canonnade, ils ont été repoussés le 30 juillet à la Croix-des-Carmes. Le 1^{er} août, dans la région de la Haye, un bataillon allemand, surpris en formation de rassemblement dans le village de Vilcey-sur-Trey, a été soumis à un tir efficace de plusieurs de nos batteries. Ce village est situé sur un petit affluent de la Moselle qui coule dans un ravin très profond au nord du bois le Prêtre.

Pour se venger, les Allemands ont bombardé avec des obus incendiaires Pont-à-Mousson et Maidières, son grand faubourg de la rive gauche de la Moselle.

En Alsace, l'ennemi amène des renforts considérables pour arrêter nos progrès au nord de Munster. Depuis le 29 juillet, il ne s'est pas passé de jour sans qu'il cherche à nous reprendre les positions que nous avons conquises. Attaques le 30 juillet au Barrenkopf, le 31 au Reichackerkopf, le 1^{er} août au Lingekopf, attaques toujours repoussées ; au Linge, nous

nous emparons de plusieurs tranchées allemandes ; le 2 août, trois attaques violentes contre nos positions du Barrenkopf ; nous les repoussons ; le lendemain, l'ennemi n'est pas plus heureux ; le 4, il parvient à s'emparer de quelques éléments de tranchées sur la crête du Linge ; au col du Schratzmaennele, qui domine la Fecht du nord, l'ennemi nous prend un blockhaus qu'une contre-attaque immédiate nous rend. Toutes ces affaires ont coûté de lourdes pertes aux Allemands.

Nos aviateurs ont continué leurs exploits.

Une escadrille de quarante-cinq avions a bombardé l'usine pétrolière de Pechelbronn, entre Huagueneau et Wissembourg, puis la gare de Detwiller près de Phalsbourg et les hangars d'aviation de Strasbourg. Tous nos avions sont revenus indemnes. Moins heureuse a été l'escadrille de sept avions qui est allée bombarder la gare et les usines « Aviatik » à Fribourg-en-Brisgau ; l'un des pilotes a dû atterrir au retour dans les lignes ennemies à la suite d'une panne de moteur. Le 31 juillet, nos avions ont lancé trente obus sur le camp d'aviation de Dalheim près de Morhange et six obus sur un train militaire près de Château-Salins. Les Allemands ont répondu en envoyant taubes et aviatiks sur des villes ouvertes.

LES OPÉRATIONS ITALIENNES

Trieste sera le prix de la victoire que les armées italiennes remporteront sur le plateau du Carso ; elles s'avancent peu à peu vers Gorizia, brisant sous le feu de leur puissante artillerie et par le magnifique élan de leurs troupes la résistance opiniâtre que leur opposent les Autrichiens.

Le 30 juillet, les Italiens occupaient la Forcella-Gianalo et repoussaient une violente attaque ennemie dans la zone du Monte-Sei-Busi. Le 2 août, les Autrichiens renouvelaient leurs attaques contre les mêmes positions, mais ils étaient rejetés avec de lourdes pertes et les Italiens accentuaient leurs progrès. Cette avance se poursuivait les jours suivants.

Les fonctionnaires autrichiens ont évacué Gorizia ; les Italiens seront maîtres de la place lorsqu'ils occuperont le plateau et les éperons qui portent les noms de Monte-San-Michele et Monte-Sei-Busi.

La bataille du Carso restera classique par la parfaite exécution du plan du général Cadorna et un officier supérieur a pu dire : « Rien dans cette bataille n'a été laissé au hasard ; c'est une des batailles les plus mathématiques de l'Histoire. »

Nous reprendrons dans notre prochain numéro la publication de la CAMPAGNE DE FRANCE 1915, par le commandant B. de L., étude des événements militaires depuis le mois de mars.



LA RÉGION DE TRIESTE (Opérations italiennes)

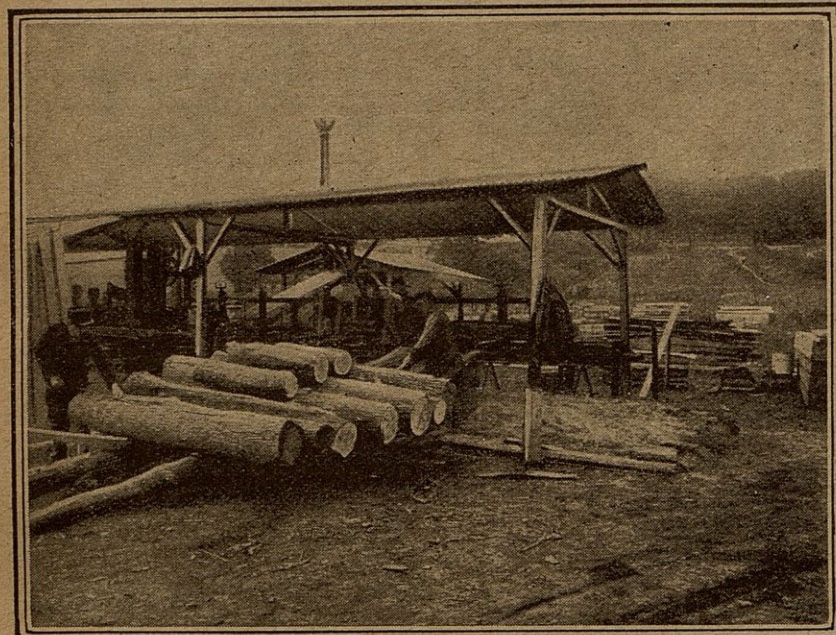
LES CHANTIERS DE L'ARRIÈRE



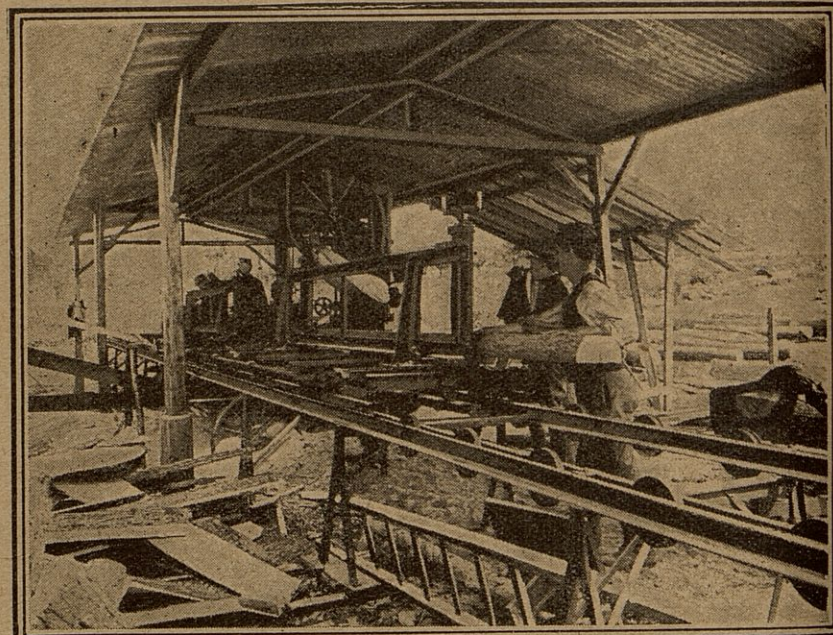
A l'arrière des lignes de combat sont installés de véritables chantiers pour les services de l'armée ; ici c'est une scierie mécanique où l'on prépare les rondins qui serviront à étayer solidement les tranchées et les abris souterrains.



Des arbres entiers sont débités par la scierie ; amenés des forêts voisines au moyen de grands chariots, les troncs d'arbre sont poussés sous la grande scie qui les découpe en morceaux de la longueur marquée par les officiers du génie.



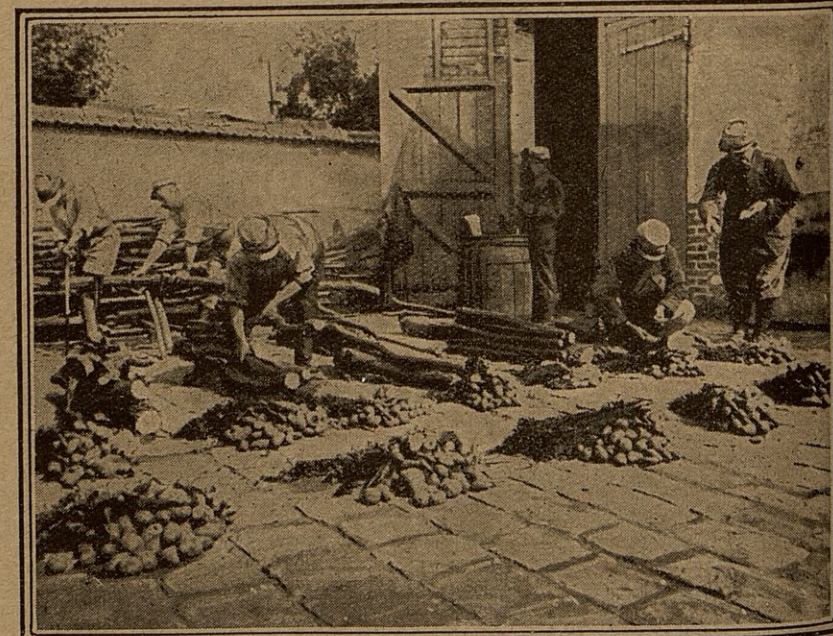
Ces rondins sont encore trop gros ; il faut les fendre ; nouvelle opération qui est rapidement faite ; les billes sont poussées sur deux tiges d'arbre, le long desquelles elles glissent plus facilement jusqu'à la machine.



La dernière opération est encore plus facile puisque du tronc apporté il ne reste plus que des rondins débités ; ceux-ci passent une dernière fois sous les dents de la scie mécanique avant d'être expédiés sur le front.

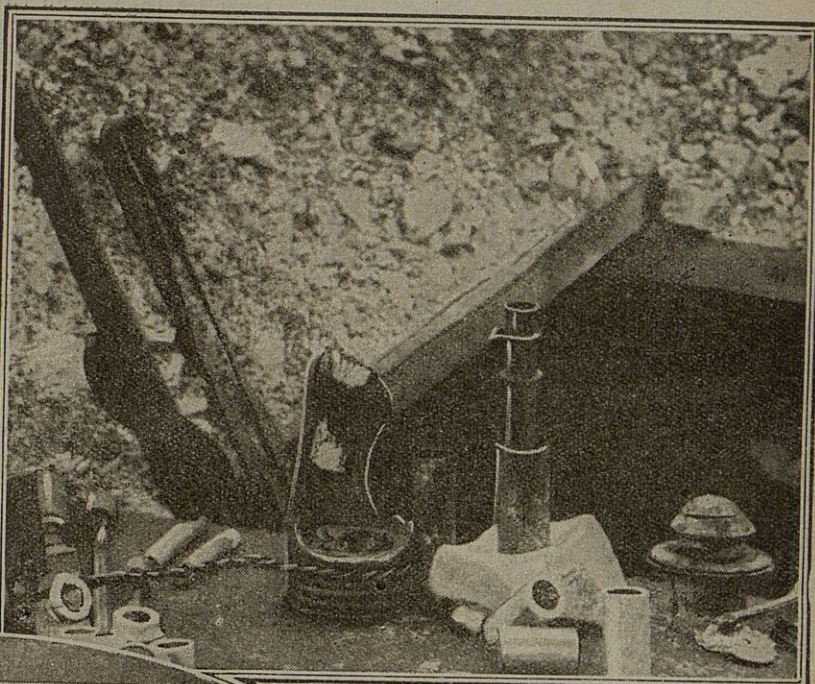


Des trains entiers chargés de ces rondins sont amenés tout près des premières lignes ; cette guerre de tranchées aura fait enterrer des quantités formidables de bois ; quel travail, plus tard, pour extraire du sol de véritables forêts.



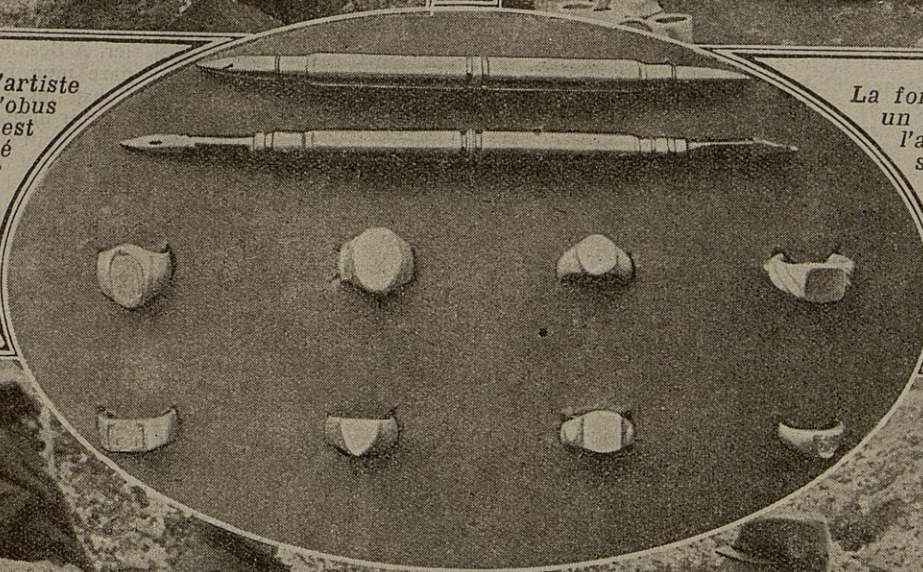
Cette photographie montre avec quel soin sont faites les distributions de bois, navets, pommes de terre ; chaque petit tas représente la quantité de rations destinée à chaque homme ; le tout sera ensuite envoyé à l'escouade.

LES ATELIERS DU FRONT



A l'entrée de l'abri souterrain, l'artiste a installé son établi ; un culot d'obus de 77 sert de creuset ; le moule est fait d'un tube de bicyclette placé dans un fourreau de baïonnette ; la matière est fournie par les fusées garnies d'aluminium des obus allemands. Sur la planche on aperçoit ces fusées, des bagues commencées et les outils de l'artiste.

La fonte de l'aluminium se fait sur un brasero caché dans l'entrée de l'abri ; et devant la planche qui sert d'établi, le soldat, aussi calme que dans son atelier, fabrique, au moyen de cette installation rudimentaire des bagues, souvenirs précieux de la guerre, des porte-mines, des porte-plumes, dont voici des échantillons.



Etendus au soleil, la lime ou le burin à la main, nos poilus s'ingénient à ciseler ces objets en aluminium, bagues faites avec des fusées d'obus, porte-plumes fabriqués avec des cartouches allemandes ; tandis que des camarades, sans souci des marmites ni des balles, vont à la recherche des fusées des obus que les Boches ont prodigués sur le terrain. Ce sera la matière première de tous ces souvenirs qui, venus des tranchées, auront un prix inestimable.

NOTES

D'UN

Engagé volontaire de l'Aviation

J'ai recueilli ces notes au jour le jour, pendant la campagne : elles datent maintenant d'un an ; le temps a passé sur elles et en a adouci les douleurs. Je soumetts aux lecteurs du Pays de France ces souvenirs vécus dans l'espérance de la victoire certaine et dans l'admiration de nos glorieux soldats.

J. M.

21 JUILLET 1914. — Les bruits les plus pessimistes commencent à courir. Sans paraître inévitable, une guerre semble très possible. Comme tous les mardis soirs, les membres du Groupe des Aviateurs (dont je suis secrétaire général), se réunissent en un dîner intime dans un hôtel des Champs-Élysées. Il y a là Garros, Audemars, Marc Pourpe, Gilbert, Espanet, Brindejonc des Moulinais, Gaubert, Chevillard, Bill, Bielovucic, Prévot, c'est-à-dire presque toutes les gloires de l'aviation civile. Bien entendu la conversation roule sur le sujet qui nous intéresse tous. Fait curieux, seuls Gilbert, Espanet et Brindejonc sont mobilisables, les autres sont réformés ou étrangers. Je propose une motion qui est acceptée avec enthousiasme : l'engagement volontaire de tout le Groupe des Aviateurs en cas de guerre. Je rédige la lettre que j'envoie aussitôt au Ministre en y joignant mon engagement qui semble bien pâle, bien minuscule à côté de celui de ces champions. Moi aussi j'avais été réformé : la contagion !

Et l'on discute sur les mérites militaires de l'aviation. Tous sont convaincus des services qu'elle est susceptible de rendre.

— Si l'on nous avait écoutés, déclare Garros, si l'on avait fait appel à nous en temps de paix, nous aurions pu être d'ores et déjà au courant des missions, nous aurions rendu d'immenses services, tandis que c'est tout un apprentissage à faire.

— Aussi ce qui serait le plus intéressant, ajoute Marc Pourpe (1), ce serait de constituer avec nous deux ou trois escadrilles de corsaires de l'air dont la seule mission consisterait dans la chasse des oiseaux ennemis et dans les bombardements audacieux.

— La grosse faute, remarque Gilbert, c'est de n'avoir jamais considéré l'avion comme le collaborateur des autres armes. Les troupes ne nous connaissent pas et il y aura sûrement des erreurs commises sur la nationalité des appareils. On aurait dû organiser un service d'aviation dans chaque corps d'armée et faire procéder à des manœuvres combinées.

— Avec mon aviatik, riposte Gaubert, je ne demande pas mieux que d'aller faire des reconnaissances au-dessus des lignes allemandes. L'ennemi me prendra pour l'un des siens.

— Oui, mais les nôtres vous descendront au retour, dit le docteur Espanet.

— Qui est-ce qui aurait pensé, quand j'allais looper au-dessus de leurs têtes il y a huit jours à la guerre, qu'aujourd'hui nous parlerions de la guerre avec les Allemands en ces termes, réfléchit Chevillard.

Garros et Audemars, qui reviennent d'un voyage en Allemagne, où l'ingénieur-aviateur Hirth leur a fait visiter toutes les usines d'aéroplanes, sont en admiration devant la méthode et l'esprit d'organisation de nos adversaires, mais ils n'ont aucune confiance dans leur goût des appareils lourds.

— A la guerre, affirme Garros, c'est l'avion léger qui aura toujours l'avantage. Je n'ai jamais cessé de le déclarer et notre cinquième arme ne l'a pas toujours cru, hélas ! Avec mon monoplan, je ne craindrai aucun adversaire ailé et je passerai souriant au-dessus des fusils et des canons, car j'évoluerai à ma guise, tandis qu'avec un engin trop lourd je dépendrais de lui et ce ne serait pas lui qui m'obéirait.

— Comment concevez-vous la guerre dans les airs ? Supposez que vous rencontriez un zeppelin ?

— Pas d'hésitation, ripostent en chœur tous les pilotes présents, si nous ne sommes pas armés pour le descendre, nous nous précipiterons dedans. Il y a peu de chances pour que nous en réchappions, mais il y a une certitude pour qu'il aille s'écraser sur le sol. De même avec un avion ennemi, à moins que nous ayons des armes efficaces pour le descendre.

Telle est la conversation que nous avons eue ce soir et je ne puis m'empêcher de regarder avec tristesse chacun des convives. S'il y a la guerre, combien en reviendra-t-il ? Au dîner qui nous réunira après la paix, combien seront absents ?

(1) Cet admirable pilote se tua au retour d'une reconnaissance effectuée dans la tempête, le brouillard et le froid.

1^{er} AOUT. — Je suis convoqué à la Direction de l'Aéronautique pour fournir tous les renseignements sur les engagés du Groupe des Aviateurs. L'officier qui me les demande connaît peu les pilotes civils et n'a pas l'air d'avoir une confiance illimitée en leurs mérites.

3 AOUT. — Je vais chercher les feuilles rouges de mobilisation des membres de notre société. *Alea jacta est*. C'est la guerre. Une foule de pilotes, même de ceux ayant abandonné le plus lourd que l'air, se trouvent là pour s'engager. Parmi eux, des incapables, des novices, cherchent par tous les moyens à ne pas rejoindre leur corps. La sélection sera difficile. Le colonel C... me demande d'y collaborer, puisque je connais assez bien l'aviation civile. En trois quarts d'heure, il reste une centaine d'aviateurs intéressants. D'autres, éliminés au premier tour, seront ajoutés par la suite, sans grand intérêt pour l'aviation. Je continue mes démarches pour m'engager, mais on me répond qu'il faut attendre. Moi qui voulais partir avec Garros, Pourpe et tous mes amis, je suis navré. Pour la première fois on annonce que Garros s'est tué en démolissant un zeppelin.

20 AOUT. — Mes amis sont partis, ils commencent à faire du travail. Enfin, on accepte mon engagement. Je demande le dépôt de Dijon, car j'ai eu l'occasion



L'ADJUDANT QUENNEHEN ET QUELQUES AVIATEURS

d'étudier celui de Saint-Cyr. J'avais des illusions : Dijon lui ressemble. Je me prépare à partir plein d'espoir. Je me vois ramenant l'Alsace et la Lorraine dans ma musette. On parle peu des aviateurs. Le public est sceptique. J'ai toujours mon inébranlable confiance.

22 AOUT. — Les formalités de l'engagement ne sont pas à la portée de toutes les bourses, ni de toutes les patiences. Attentes de plusieurs heures, allées et venues du bureau de recrutement à la mairie et retour, secrétaires d'état-major qui ne reçoivent pas toujours aimablement ceux qui viennent délibérément s'offrir pour faire leur devoir au front. C'est le moment le plus désagréable de la guerre.

23 AOUT. — J'arrive à Dijon. Mon premier repas à l'ordinaire, mauvais souvenir.

Ma première nuit dans la paille, grâce à l'aide de camarades très aimables, me semble douce. Je n'ai jamais si bien dormi. Ma vie au dépôt de Dijon n'est pas exempte d'incidents : je suis d'abord employé comme débardeur. Je vais à la gare décharger les trains de caisses d'essence, de bidons de soude caustique (350 kilos !). Quand on n'a pas subi un entraînement spécial aux Halles, cela paraît dur. Des gradés ne peuvent comprendre que je n'ai pas inné l'art du

déménageur. Je leur parle comme dans le civil, on me menace de conseil de guerre : ça commence bien ! Je suis pourtant en bonne compagnie à la corvée : avec Senouque (1), chevalier de la Légion d'honneur, pilote, avec Rost, qui prit part à la Coupe Gordon-Bennett, et dont on n'a pas encore reconnu les capacités, avec Burrel (2), chef pilote chez Farman. Ces trois aviateurs croupissent au dépôt de Dijon alors qu'ils pourraient rendre de réels services au front.

Bientôt après on me verse dans le service armé, je suis très heureux. Je fais mon apprentissage avec les bleus de la classe 14 ! Je me sens rajeuni ! J'apprends à saluer, à faire demi-tour — pourquoi ? — à marcher : je n'ai jamais pris tant d'exercice de ma vie. Tout va bien maintenant et je mets les bouchées doubles dans l'espoir de partir plus vite au front.

FIN AOUT. — Victoire ! Je suis désigné pour le front, attaché à l'escadrille M F. 5 qui s'est déjà signalée par plusieurs exploits importants, je suis ravi. Fait bizarre, je n'ai jamais si peu entendu parler de la guerre que pendant mon séjour à Dijon.

Je vais par chemin de fer rejoindre mon unité à Belfort. C'est la première fois que je suis en tenue de campagne avec sac, vivres de réserve, fusil, baïonnette, cartouchières, musettes et bidon. Je suis transformé en voiture de déménagement. Et je ne cesse de me répéter : « Dire que par cette chaleur, de pauvres malheureux font des 40 et 50 kilomètres par jour avec tout ça sur le dos ». J'ai honte de ne pas être plus militaire. Je n'apprendrai d'ailleurs jamais à mettre mon sac tout seul : quelle complication ! Je n'ose me mettre à l'aise dans le train, dans la crainte de ne pouvoir me rhabiller. A Besançon, j'ai la joie bien douce de trouver à la gare mon frère aîné, prévenu télégraphiquement. Conseiller à la Cour d'appel de la Guyane, il a tenu à venir prendre place dans les rangs de l'armée. Quoique territorial de 42 ans, il me fait part de l'engagement qu'il vient de signer pour partir dans un régiment de l'active. Connaissant son ardeur, son courage et sa témérité, j'ai peur. Je l'embrasse comme on embrasse un frère tendrement aimé. Mais j'ai le pressentiment, lorsque le train nous oblige à nous quitter, que je ne le reverrai plus. (3).

J'arrive à Belfort, la nuit, avec quelques camarades. La ville est sombre et silencieuse, les portes en sont soigneusement fermées. Enfin, je respire l'atmosphère de guerre. N'ayant pas le mot, nous avons des difficultés pour aller rejoindre le centre. Nuit dans un hangar, sur de la paille humide et pourrie. Elle me semble douce ! On entend le canon. Finie la comédie, le drame va commencer.

Dès le réveil, je demande des renseignements, me fais raconter de belles histoires, comme un tout petit. J'écoute avidement et je prends des notes. Jusqu'ici mon carnet ne contenait rien de bien intéressant, l'héroïsme va y prendre place. Je transcris des anecdotes multiples, des récits dramatiques. Je vais en extraire quelques-uns.

C'est la présence d'esprit d'un pilote affecté au début à la M F. 5. Le lieutenant B... à 5 ou 6.000 mètres, voit son appareil piquer du nez et glisser sur l'aile droite. Chute vertigineuse, mort certaine. Mais soudain, l'officier, se rendant compte qu'un seul geste peut le sauver, commande à son mécanicien Glimberg :

— Courez sur l'aile droite !

Le sapeur comprend, quitte son siège et se précipite sur l'aile opposée à celle qui emporte l'appareil vers l'abîme. Par des prodiges d'équilibre, il continue sa manœuvre pleine de hardiesse et par bonheur, à cent mètres du sol, alors que G... arrive aux trois quarts de son dangereux chemin, le biplan se rétablit sous son poids et reprend une position normale. La catastrophe était évitée grâce au sang-froid du pilote, au courage du passager. Celui-ci, en récompense, obtint le galon de premier soldat !

C'est la mort tragique du maréchal des logis Benoist, de l'escadrille Bl. 9, qui fut particulièrement frappée puisqu'elle perdit tour à tour Benoist, l'adjudant Clamadieu, le sénateur Reymond, le sergent Bernès et le sergent C..., et que le maréchal des logis H... se brisa les deux jambes.

Le 24 août, le maréchal des logis Benoist allait exécuter une reconnaissance dans la région de B... avec le sergent-fourrier G... Au retour, il se croit au-dessus d'un détachement français et descend jusqu'à 50 mètres, mais il s'est trompé. Ce sont des Allemands qui dirigent contre lui un feu nourri presque à bout portant. L'appareil est criblé de balles. Un projectile traverse le plancher et blesse le passager à la jambe et au bras. Un autre atteint Benoist en pleine poitrine, traversant le poumon droit. Dans un admirable sursaut d'énergie, le moribond se crispe sur son appareil, tire sur la cloche pour le faire remonter et son calvaire dure encore 25 minutes, au bout desquelles il aperçoit son port d'attache, Epinal. Il vient se

(1) Fait prisonnier, par la suite, au cours d'une reconnaissance.

(2) Fait prisonnier au mois d'avril.

(3) Il devait être atteint par un obus à Vicq-sur-Aisne à la fin de septembre et mourir trois semaines plus tard à l'hôpital de Chartres. Il fut touché au moment où il venait de prendre le commandement de sa compagnie.

poser d'une façon impeccable, a la force de descendre seul de l'appareil et d'appeler des secours par gestes. On vient, il tombe épuisé dans les bras qui se tendent. Il raconte en termes très simples son exploit de héros. On le transporta à l'hôpital. Le lendemain, il était mort !

C'est la capture du zeppelin n° VIII à Celle, le 22 août. Deux sections l'avaient aperçu, l'une à Badonvillers, où le sergent qui l'avait signalé fit ouvrir un feu de salve contre lui, l'autre très en arrière, où un maréchal des logis qui l'avait vu approcher le fit cribler de balles. L'aéronat, blessé à mort, tomba sur une forêt et fut fait prisonnier avec tout son équipage. C'était l'un des plus récents de la flotte aérienne allemande. Il avait 148 mètres de long, cubait 20.870 mètres et était muni de 3 moteurs à 6 cylindres de 180 chevaux.

La guerre devient pour moi un véritable cinématographe de sensations enivrantes et d'héroïsme. Comme je ne regrette pas la vie militaire un peu crispante de l'arrière et comme je suis heureux cependant de l'avoir connue : je sais mieux apprécier maintenant !

3 SEPTEMBRE. — Dans la nuit, vers deux heures, profitant du clair de lune, un avion ennemi vient voler au-dessus de Belfort et lance quatre bombes qui ne causent que des dégâts matériels insignifiants et ne font aucune victime. L'un des projectiles tombe sur le champ d'aviation. Nous sortons tous des chambres et des hangars, et munis de nos mousquetons, nos cartouchières autour du ventre, nous tirons sur l'appareil qui vient de nous réveiller en sursaut. Nous sommes tous en chemise avec nos godillots seulement et le spectacle est vraiment risible. Inutile de dire que nous n'avons pas dû endommager la chauve-souris allemande ! A cette époque nous nous dérangions encore pour un aéroplane qui venait nous bombarder !

7 SEPTEMBRE. — L'adjudant Q... et le lieutenant B... vont lancer deux obus de 90 sur les rotondes de la gare de Mulhouse. D'après les renseignements reçus, ils réussissent à provoquer la chute d'un long pan de mur. C'étaient les premiers vols où l'on se servait de bombes. Jusqu'alors, sous prétexte que des civils pourraient être atteints, il était défendu d'en lancer. Cette conception de la guerre qui nous fait honneur, semble bien enfantine lorsqu'on se souvient des ravages raisonnés et méthodiques que les Allemands espéraient causer avec leurs pétards qui partaient si rarement.

8 SEPTEMBRE. — L'adjudant Q... (1), pilote, et le lieutenant B... (2), viennent de se signaler par un vol remarquable. Ils recevaient ce matin la mission d'aller lancer des obus de 90 sur un parc d'artillerie allemand à la croisée des routes Soultz-Bollwiller et Bollwiller-Issenheim et sur la gare de Mulhouse.

L'adjudant Q... abordait le premier objectif vent debout, en venant d'Issenheim, à une altitude de 1.800 mètres. Au moment où le lieutenant B... lançait son premier projectile, le moteur commençait à faiblir et malgré les efforts du pilote l'avion baissait jusqu'aux environs de 1.300 mètres. Le vent O.-E. très violent ralentissait énormément la marche, qui ne dépassait pas 45 kilomètres à l'heure de moyenne.

A ce moment, l'avion survolait un bataillon ennemi en colonne sur la route de Bollwiller à Soultz. Ce bataillon se formait immédiatement dans les champs et ouvrait le feu. La situation des aviateurs devenait critique ; la faible altitude et le ralentissement de leur marche favorisaient considérablement les conditions du tir. Le moteur reprenait tout à coup et l'avion remontait jusqu'à 1.000 mètres.

L'observateur s'apercevait que l'appareil avait été touché. Une balle notamment avait sectionné le rôle garantissant le mât arrière droit, support du moteur. Dégrafant sa ceinture, le lieutenant B... se mettait à cheval sur le moteur et maintenait la pièce afin que celle-ci ne vint pas tomber dans l'hélice, dont la rupture eût entraîné une chute fatale.

Confiant désormais dans son moteur, l'adjudant Q... revenait vers Mulhouse pour lancer son second projectile. La brume recouvrant la ville l'empêchait de mettre ce projet à exécution. Les deux aviateurs rentraient alors ici, le lieutenant B... toujours à califourchon sur le moteur.

Je viens d'aller voir l'appareil avec l'adjudant Q..., il m'a montré les traces de projectiles : dix balles ont atteint le M. F. 98. Une dans le ventilateur du moteur, une très près du siège de l'observateur, une dans la tôle du mât arrière droit support du moteur, six dans la grande cellule, une qui a com-

plètement sectionné le longeron avant du plan supérieur de la cellule arrière.

11 SEPTEMBRE. — Le mauvais temps empêchant tout travail aérien, je cause avec les pilotes. S'ils refusent obstinément de parler de leurs exploits, ils acceptent par contre de raconter ceux de leurs camarades.

Le 26 août, le sergent P... (1) part faire une reconnaissance avec le lieutenant B., vers Gerbéviller, Azerailles, Baccarat. Les deux aviateurs lancent trois bombes de mélinite et 1.000 fléchettes sur des rassemblements, lorsque les obusiers allemands commencent à ouvrir le feu contre eux et à former un véritable barrage de projectiles. Il faut agir avec sang-froid ; B... aperçoit un nuage devant lui, il s'y précipite. C'est un nuage de pluie. Impossible de distinguer l'équilibre de l'appareil. Le péril provient maintenant



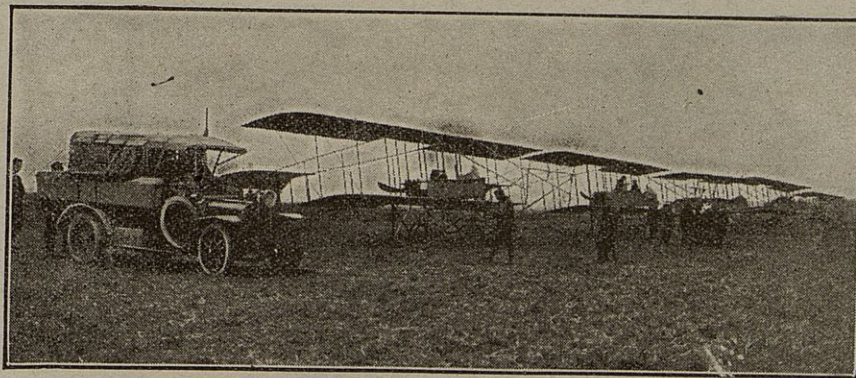
GRUPE D'AVIATEURS DE L'ARMÉE DE L'EST

des éléments. Il est urgent de sortir de cette épaisseur d'ouate. Heureusement ! l'appareil est en glissade sur l'aile, une glissade qui l'entraîne à une allure vertigineuse vers le sol. Pour comble de malechance l'arbre du vilebrequin s'est brisé en deux et l'hélice se cale. P... opère avec maîtrise et parvient à redresser son avion, c'est alors le vol plané, mais au-dessus des lignes ennemies, et plus de soixante coups de canon sont tirés contre l'aéroplane. La descente obligatoire continue sans le moindre espoir de se sauver. C'est bientôt le sol ! Les tranchées sont là ! Vont-ils être faits prisonniers ? Non, car, par miracle, l'avion plane plus que le pilote ne le supposait et va atterrir exactement à 150 mètres derrière nos lignes.

Vers la même date, une aventure vraiment dramatique qui faillit amener la capture de toute une escadrille, se déroula au camp de Châlons. L'escadrille de cavalerie Bl. 2, composée de 6 monoplaces, reçoit à Nancy l'ordre de se rendre à Champaubert. Malheureusement les cartes de cette région manquent. Le colonel C..., précédemment à la direction de l'aéronautique, dit au lieutenant Mendès, chef de l'escadrille, qui lui en fait la remarque :

— Vous n'aurez qu'à atterrir au camp de Châlons où vous vous débrouillerez.

Cet officier ignorait que cet endroit était alors occupé par les Allemands. L'escadrille part. Une panne empêche le lieutenant C... de prendre part au voyage. Le lieutenant Mendès atterrit le premier au



UNE ESCADRILLE S'APPRÊTANT A PARTIR POUR UNE RECONNAISSANCE

but et trouve un cuirassier qui, arrivé au triple galop, lui crie :

— Partez ! Partez en hâte ! Les uhlans sont là !

L'officier n'écoute que son devoir. De même que le commandant d'un navire reste à son bord au moment de l'engloutissement, lui, chef d'escadrille, n'hésite pas. Quel que soit le danger, il restera là ! Il attendra tous ses pilotes qu'il n'a pas le droit d'abandonner. C'est le lieutenant S... qui arrive après lui. Il lui explique la situation en deux mots, remet

l'hélice en marche et l'aviateur reprend son vol. Mais une cinquantaine de uhlans qui surgissent dans le lointain ouvrent le feu contre l'appareil qui n'est pas encore à plus de cinquante mètres. Une multitude de balles crèvent le réservoir d'essence. Après quatre minutes de vol, le lieutenant S... doit atterrir, mais il est dans les lignes françaises, à l'abri. C'est ensuite le tour du lieutenant Faurit. Le chef d'escadrille essaie de le mettre en marche, en vain. L'officier quitte alors son appareil, avise une bicyclette, l'enfourche et s'enfuit. Non loin de là, un uhlans qu'il rencontre met sa lance dans les rayons de la roue avant, le lieutenant Faurit tombe, réussit à nouveau à s'échapper, mais est rejoint dans un bosquet par d'autres Allemands. Nos ennemis se montrèrent d'ailleurs corrects en la circonstance. Une fois n'est pas coutume ! L'aviateur français ayant demandé à faire prévenir ses parents qu'il était captif, un pilote allemand s'élança aussitôt dans les airs et projeta une lettre dans laquelle il annonçait l'incident.

Pendant ce temps le maréchal des logis V... arrivait à son tour ; le lieutenant Mendès l'attendait encore et remettait l'appareil en marche. Le pilote, pour plus de sûreté, partit en ligne droite et ne s'arrêta que lorsqu'il n'eut plus une goutte d'essence. Pour un peu les records allaient être battus !

Le lieutenant Mendès restait seul. C'est alors qu'il commença à penser à lui. Les uhlans arrivaient, s'élançaient en avant, ils allaient l'atteindre. L'officier ne pouvait plus songer à repartir. Il commença par mettre le feu à son appareil, puis se défendit avec son revolver, seul contre toute la troupe qui l'entourait. Il fit plusieurs victimes, mais succombant sous le nombre, fut tué à son tour.

Les Allemands enterrèrent cet admirable héros à l'endroit où ils l'avaient immolé. Une croix de bois posée par eux porte ces mots : « Lieutenant Mendès, officier aviateur français ».

20 SEPTEMBRE. — L'escadrille ... ne peut fournir tout le beau travail qu'on est en devoir d'espérer, le temps étant défavorable. Pendant plus de quinze jours, il est presque impossible d'effectuer la moindre sortie. Aussi jouissons-nous d'une liberté relative.

J'ai rencontré ici mon ami G..., le champion automobiliste. On ne s'imagine pas la joie qu'on éprouve en retrouvant loin de ses occupations, loin de tout ce qui vous rappelle la vie que l'on a l'habitude de mener, l'un de ces excellents camarades dont la vue seule fait renaître tant de doux souvenirs.

En juillet, à Lyon, G... a été battu par l'Allemand Lautenschlager dans le Grand Prix de l'A. C. F. Les Français sont en train de venger cet échec.

Belfort, à part quelques magasins fermés, n'a pas l'aspect d'une ville autant en danger que nos ennemis voudraient le faire supposer. Evidemment, ce n'est pas une de ces cités où l'on désirerait finir ses jours lorsqu'on est accoutumé à l'existence de Paris, mais, pour une place forte du front, elle n'est nullement désagréable. Là-haut, le lion historique attend l'heure de la victoire. Tous sont décidés à la faire sonner le plus tôt qu'il sera possible. Elle viendra sûrement !

21 SEPTEMBRE. — Nous allons partir pour Epinal, puis Nancy. Notre départ est fixé à demain. Ma vie de vagabond commence.

22 SEPTEMBRE. — Le train de combat, composé des tracteurs et des remorques, part à huit heures du matin. Moi qui n'ai pas encore vu le front de près, je vais pouvoir me rendre compte de toute la grandeur et de la tristesse qu'éveille ce spectacle.

Partout où nous passons, nous rencontrons le plus grand enthousiasme : on nous lance des bouquets, on nous donne des drapeaux, des prêtres nous offrent des médailles, des paysans veulent trinquer avec nous chaque fois que nous nous arrêtons, on nous applaudit, on nous crie des paroles d'espoir et d'encouragement. Vraiment, dans ces minutes, le soldat vibre et comprend que l'héroïsme et le don de sa vie sont des gestes naturels. C'est pour tous ces braves gens que l'on se bat, c'est pour défendre le sol de nos pères, qu'importe la mort si le triomphe couronne cette lutte acharnée.

Tout le long du parcours, nous rencontrons des travaux de défense. Là, ce sont des palissades parallèles qui coupent la route par la moitié, l'une à gauche, l'autre à droite, obligeant les voitures à faire un détour pour passer. Cette mesure de précaution est

destinée à faire capoter les automobiles blindées allemandes qui ont tué beaucoup de sentinelles, la nuit, dans ces parages. Plusieurs se sont écrasées contre ces remparts anodins et les randonnées nocturnes ont cessé.

Dans les champs, les vieux paysans, voûtés par le dur labeur qu'ils sont obligés de reprendre, et aidés par les femmes qui remplacent les gars mobilisés, abandonnent leur travail à notre passage et nous saluent. L'un d'eux nous crie : « Hardi ! les enfants ; vengez ceux de 70 ! » Nous sommes très émus !

(A suivre).

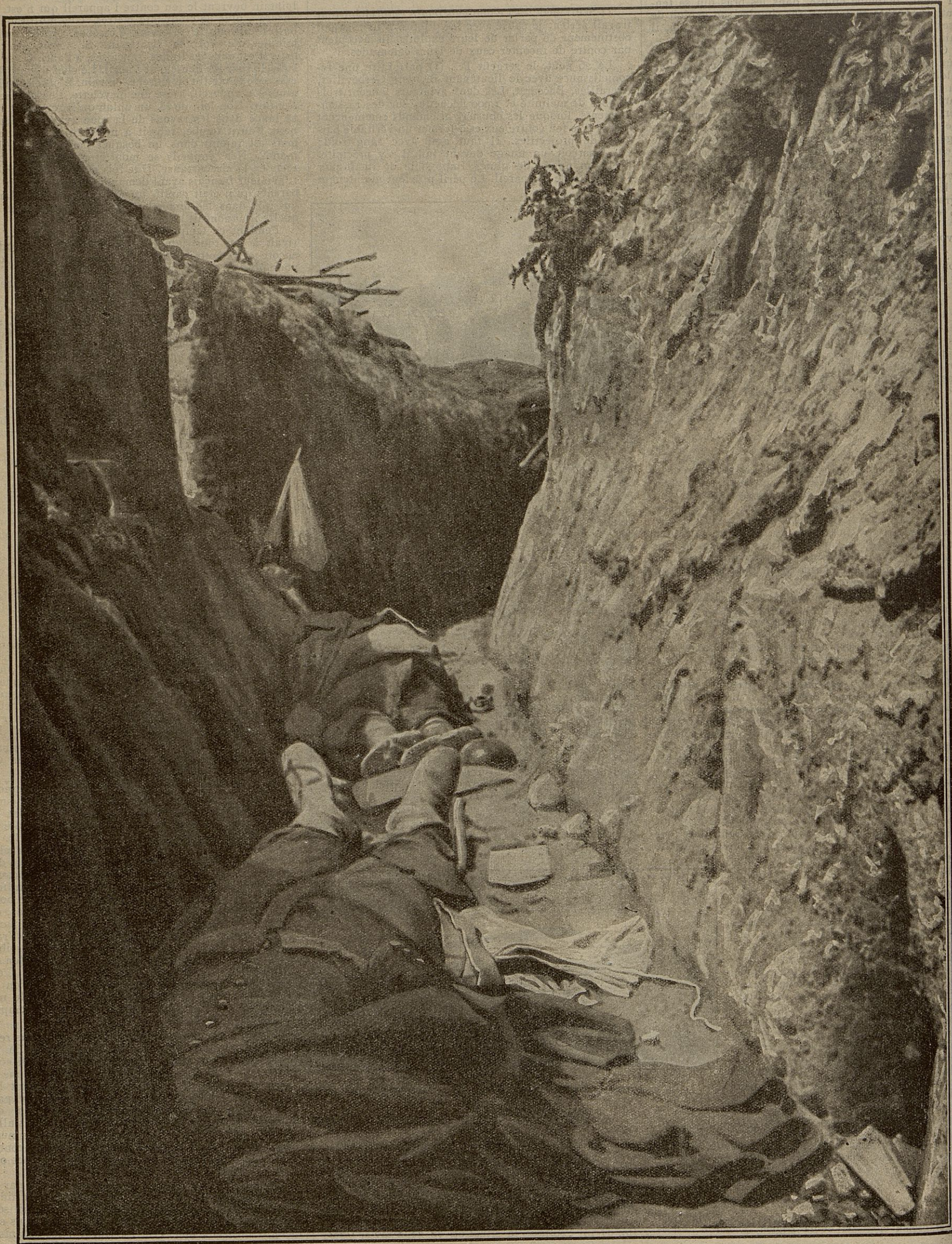
JACQUES MORTANE.

(1) Devenu sous-lieutenant, cité deux fois à l'ordre du jour et promu chevalier de la Légion d'honneur récemment.

(2) Cité à l'ordre du jour et promu chevalier de la Légion d'honneur.

(1) Décoré de la médaille militaire en décembre.

AU FOND DE LA TRANCHÉE



Dans une des tranchées de Quennevières conquises par nos troupes dorment du dernier sommeil, pieds contre pieds, un zouave et un fantassin allemand. Au fond, un petit drapeau allemand pour les signaux à l'artillerie.

LE BOMBARDEMENT D'ARRAS



L'hôtel de ville d'Arras et son magnifique beffroi ne sont depuis longtemps qu'un monceau de décombres ; il fallait autre chose à la rage destructive des Allemands ; ils s'en prennent aujourd'hui à la cathédrale et au musée de Saint-Vaast ; ces monuments ont été à leur tour atteints par les obus ; le musée est complètement détruit.

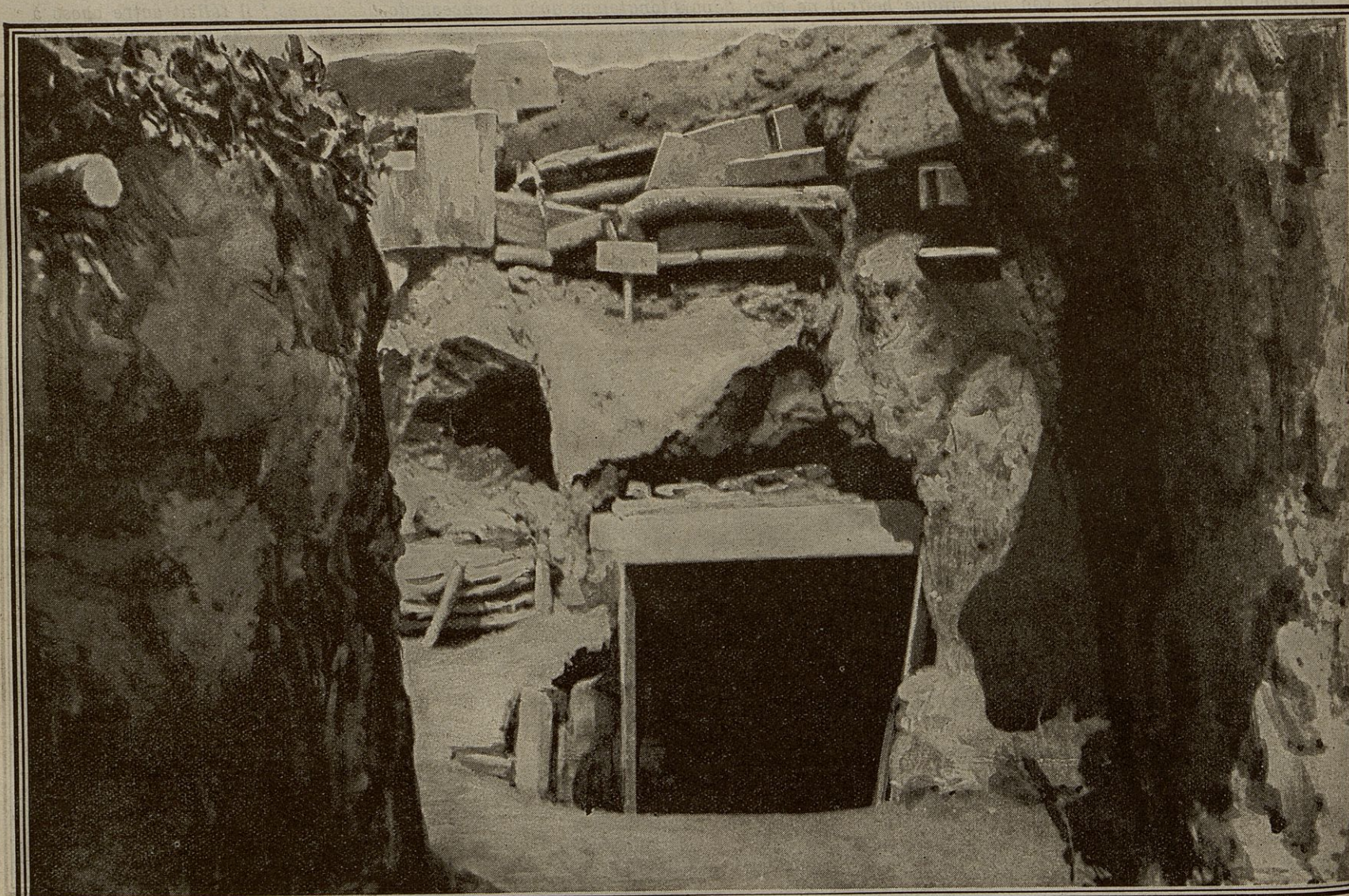


Il ne se passe presque plus de jours que la ville d'Arras ne soit bombardée ; après avoir détruit le centre de la cité, les Allemands s'acharnent maintenant sur les faubourgs ; on voit ici les tourbillons de fumée de l'incendie allumé par les obus dans les bâtiments du petit séminaire, tout près de l'octroi Saint-Nicolas.

LES TRAVAUX DES SAPEURS



Pour aller d'une rive à l'autre de l'Yser, le génie a établi une passerelle sur laquelle nos cavaliers font passer leurs chevaux ; ceux-ci hésitent bien un peu, le plancher ne leur paraît pas très sûr ; ils traversent cependant ; sur la route qui longe le fleuve s'alignent autobus et camions automobiles d'un convoi de ravitaillement.



Nos sapeurs sont passés maîtres dans cette lutte de mines qu'est devenue la guerre actuelle. Voici, au fond d'une tranchée de la région de l'Aisne, l'entrée d'une sape que le génie a creusée ; la galerie va se ramifier sous les tranchées ennemies jusqu'à l'endroit du fourneau de mine qui fera explosion.

VILLAGE LORRAIN SOUS LES OBUS



Bien que situé en arrière de la ligne de feu, ce coquet village meusien reçoit souvent des « marmites » allemandes ; obus incendiaires ou obus explosifs, peu importe ; ils causent autant de ravages les uns que les autres ; à chaque instant des incendies s'allument et des quatre coins de la plaine on voit les épaisses colonnes de fumée qui s'élèvent des fermes brûlées.



Les obus ont beau pleuvoir, nos soldats multiplient leurs efforts pour sauver du sinistre le village lorrain ; les voici maintenant transformés en pompiers ; grimés sur des échelles, la lance au poing ils combattent l'incendie allumé par l'artillerie allemande et ils parviendront à l'arrêter ; c'est pour eux la suite de la lutte contre la barbarie teutonne.

ELLES N'ONT POINT VOULU QUITTER LEUR VILLAGE ; LE RÉGIMENT LES SALUE



Dessin de LEVEN et LEMONIER.

Du village naguère florissant les obus ont fait un monceau de ruines ; les habitants ont fui ; seules, trois vieilles femmes sont restées, voulant mourir là et point autre part. Un régiment passe, allant au front ; les trois vieilles, émues, souriantes, sont sorties sur le seuil de leurs maisons ; le colonel les salue longuement de son épée tandis que l'une d'elles, plus hardie, crie d'une voix cassée par l'âge : « Vive la France ! »



PIEVE DI LIVINALLONGO OU SE CONCENTRE ACTUELLEMENT LA LUTTE ENTRE AUTRICHIENS ET ITALIENS DANS LE TYROL

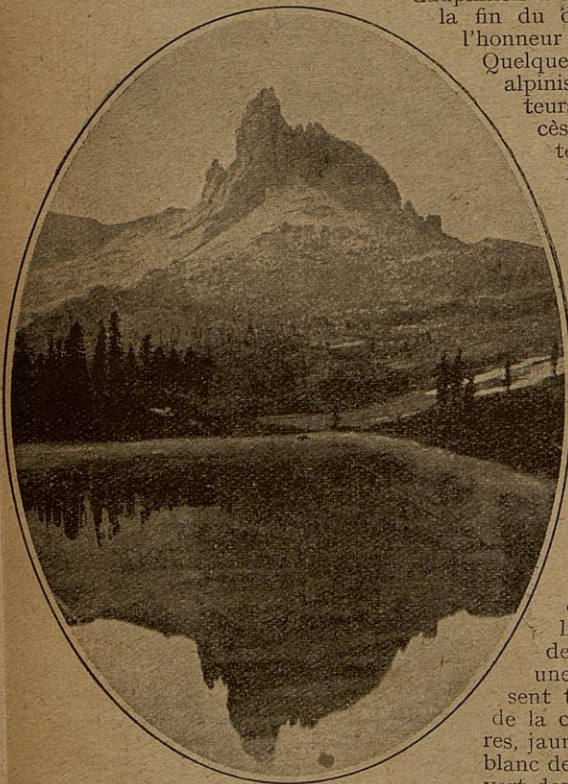
DANS LES DOLOMITES

Bien que les rives de l'Isonzo soient le principal théâtre de la guerre austro-italienne, les hostilités se poursuivent sur toute la frontière et, notamment, dans les Dolomites dont parlent souvent les communiqués du général Cadorna. Il n'y a guère plus d'une dizaine d'années que ces montagnes sont connues du grand public français ; c'est pourtant un de nos compatriotes, le savant

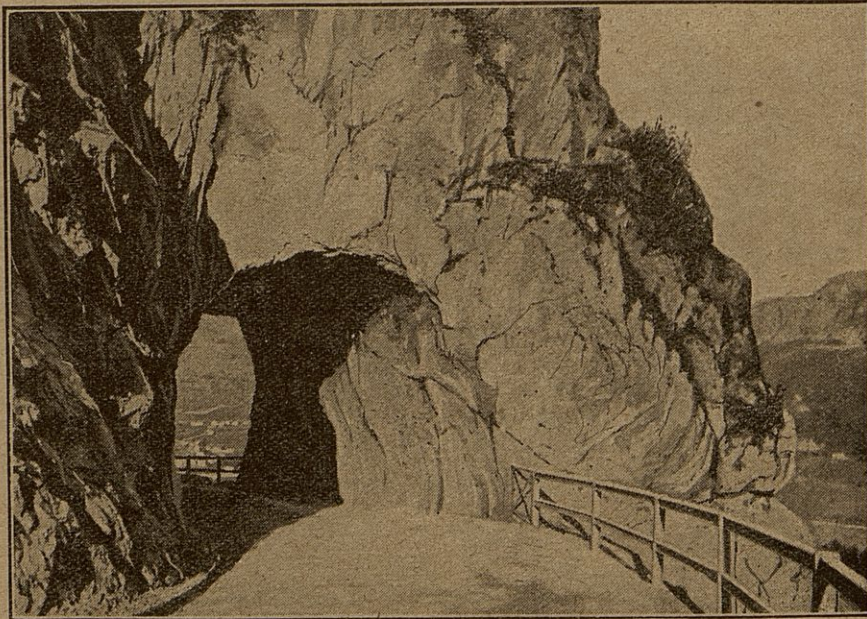
dauphinois Dolomieu, qui les explora. à la fin du dix-huitième siècle, et eut l'honneur de leur donner son nom. Quelques géologues et quelques alpinistes étaient les seuls visiteurs de ces régions, dont l'accès, d'ailleurs, resta longtemps fort difficile. Depuis l'ouverture de la fameuse route qui réunit Bozen à Cortina d'Ampezzo, de nombreux touristes ont parcouru ce massif, qui est l'un des plus curieux de toute la chaîne des Alpes.

Nulle montagne, en effet, ne ressemble à ces étranges sommets ; certains pics des Aiguilles Rouges, au-dessus d'Argentière, et le cirque presque ignoré d'Archiane, dans mon petit pays du Diois, rappellent seuls, mais en plus gris, les aspects des crêtes dolomitiques. Leur charme particulier vient de ce qu'elles sont de la haute montagne — une trentaine de cimes dépassent trois mille mètres — avec de la couleur. Leurs parois calcaires, jaunes ou rouges font, avec le blanc des neiges, le bleu du ciel, le vert des prairies et des sapins, les plus étonnants contrastes de coloration : on songe aux collines de l'Esterel brusquement haussées parmi les glaciers. Il faudrait y rester de longs mois, pour connaître tous les jeux de lumière que les aubes, les pleins midis,

les couchers de soleil, les nuits de lune prodiguent sur ces cimes, et pour assister à l'un de ces orages dont la splendeur, paraît-il, dépasse l'imagination. La foudre tombe, presque sans discontinuer, sur les rochers dont le fer attire l'électricité ; les innombrables pics forment comme autant de clochetons surmontés de paratonnerres. Parfois de gros nuages, poussés par le vent du Sud, arrivent contre ces parois, saturés de fluide, et s'y déchargent en étincelles ininterrompues, pareils à d'énormes lanternes japonaises illuminées par des éclairs intérieurs. Les crépuscules ont un éclat qu'on ne retrouve sur nulle autre montagne, et que ni la plume, ni le pinceau ne peuvent rendre ; seules, les aquarelles de Jeanès, qui vécut plusieurs années dans le pays, permettent d'évoquer ce phénomène d'*alpenglühen* dans toute sa somptuosité. Il arrive même qu'une heure ou deux après le coucher du soleil, certains sommets deviennent subitement lumineux, d'un rouge cerise, comme l'acier en fusion : rien n'est plus saisissant que ces montagnes s'embrasant ainsi tout à coup dans la nuit. Ce sont des impressions si étranges que leur souvenir laisse comme une obsession. D'Annunzio, voulant peindre l'illumination qui parfois éclaire un visage, « au point de surpasser la réalité et de se découper sur le ciel même



BECCO DI MEZZOLI ET LAC FEDERA



A TRAVERS LE TUNNEL DE LA ROUTE PRÈS DU COL DE FALZAREGO ON APERÇOIT CORTINA

du destin », n'a trouvé d'autre comparaison que l'embrasement de ces Dolomites, « lorsque leur crête flambe au crépuscule, gravée contre toute l'ombre ».

L'importance stratégique de cette région avait décidé les Autrichiens à la fortifier puissamment. Leur alliance avec l'Italie n'avait pas ralenti les travaux. Quand on a voyagé dans ces pays frontières, on ne peut plus s'étonner que, si vite et sans incident spécial, la guerre ait éclaté entre deux peuples appartenant au même groupement politique. Ce n'est point pour favoriser le tourisme, comme elle le prétendit, mais pour réunir le Trentin au Cadore, et pouvoir transporter rapidement des troupes de la vallée de l'Adige dans celle du Boîte, que l'Autriche construisit la magnifique *route des Dolomites*.

Au point de vue pittoresque, nulle voie de montagne ne lui est comparable. Certes, bien qu'elle franchisse trois cols au-dessus de deux mille mètres, d'autres sont plus remarquables par l'altitude et par les vues qu'elles offrent sur les hauts sommets couverts de neiges éternelles ; mais aucune ne l'emporte sur elle en variété. Les paysages entre lesquels elle se déroule sont incessamment changeants. A chaque tournant, à chaque lacet, des cimes surgissent avec leurs roches bizarres qui se dressent dans l'azur et s'y découpent en lignes tranchantes, pareilles aux créneaux fantastiques de citadelles de songe. Après les plus grandioses panoramas, on trouve des coins d'idylle aux prairies émaillées de fleurs, comme cette vallée du Cordevole naissant, qui retentit aujourd'hui des échos du canon. La partie la plus sauvage de la route, tracée sur des éboulis, est celle de Falzarego ; le chemin perce la montagne par un tunnel tournant, au sortir duquel le Sasso-Stria (la roche-sorcière) dresse ses formes bizarres. A l'arrière, le coup d'œil est splendide sur les glaciers de la Marmolata, point culminant du massif. Du col même de Falzarego, où une pyramide indique que ce dernier tronçon de la route fut livré à la circulation en 1909, on a une des plus curieuses vues de montagne que je connaisse, entre la Tofana de Rozes qui élève son dos puissant au-dessus des sapins et les étranges Cinque Torri, pareilles aux ruines d'une vieille enceinte féodale.

Après la prise de Cortina, les Italiens s'avancèrent sur la route des Dolomites jusque vers Falzarego. Un récent communiqué nous a appris que, par une manœuvre audacieuse, un détachement de troupes alpines était arrivé au col même, et, descendant l'autre versant, menaçait Buchenstein — en italien Pieve di Livinallongo — sur la rive gauche du Cordevole. La possession de ce bourg est d'un grand intérêt stratégique.

D'ailleurs, cette impression d'être en Italie, on la ressent un peu partout dans la région. Sans la subite fraîcheur des soirs, dès que le soleil a disparu, on n'aurait pas la sensation de la haute montagne et l'on pourrait se croire sur un plateau des Apennins. L'azur est aussi profond qu'au-dessus des vallées toscanes ; quand un nuage le traverse, il est si enveloppé de lumière qu'il paraît plus léger et plus transparent qu'une bulle de savon. Toute cette contrée latine est d'ailleurs italienne, géographiquement et ethnographiquement. Les vallées du Boîte et de ses affluents ne sont, en somme qu'un canton de la Vénétie septentrionale. Tandis que, de l'autre côté des cimes qui bordent le val d'Ampezzo, les noms ont toute la rudesse germanique (Schludersbach, Toblach, Durrenstein, etc.), ici, les noms des villes, des fleuves, des montagnes chantent dans cette langue la plus douce du monde, la seule où tous les mots se terminent par une voyelle. La race, les costumes, les mœurs affables décèlent, ainsi que le parler, une évidente communauté d'origine. Mais, après avoir appartenu à Venise, qui lui avait donné le titre de *magnifica comunità*, depuis 1518 elle est autrichienne, en vertu du traité passé entre la République Sérénissime et l'empereur Maximilien. En 1866, quand la Vénétie revint à l'Italie, le val d'Ampezzo, détaché du Cadore, resta sous l'ancienne domination. Les Cadorens avaient gardé l'amer regret d'être séparés de Cortina. Les événements actuels rendent le val d'Ampezzo à la mère patrie.

J'espère que les armées du général Cadorna continueront leur marche victorieuse et que le col de Pordoi sera bientôt également dans leurs mains. Et puisque nous sommes dans la saison des voyages, il ne me reste qu'à faire



CORTINA D'AMPEZZO DONT LES ITALIENS SE SONT EMPARÉS

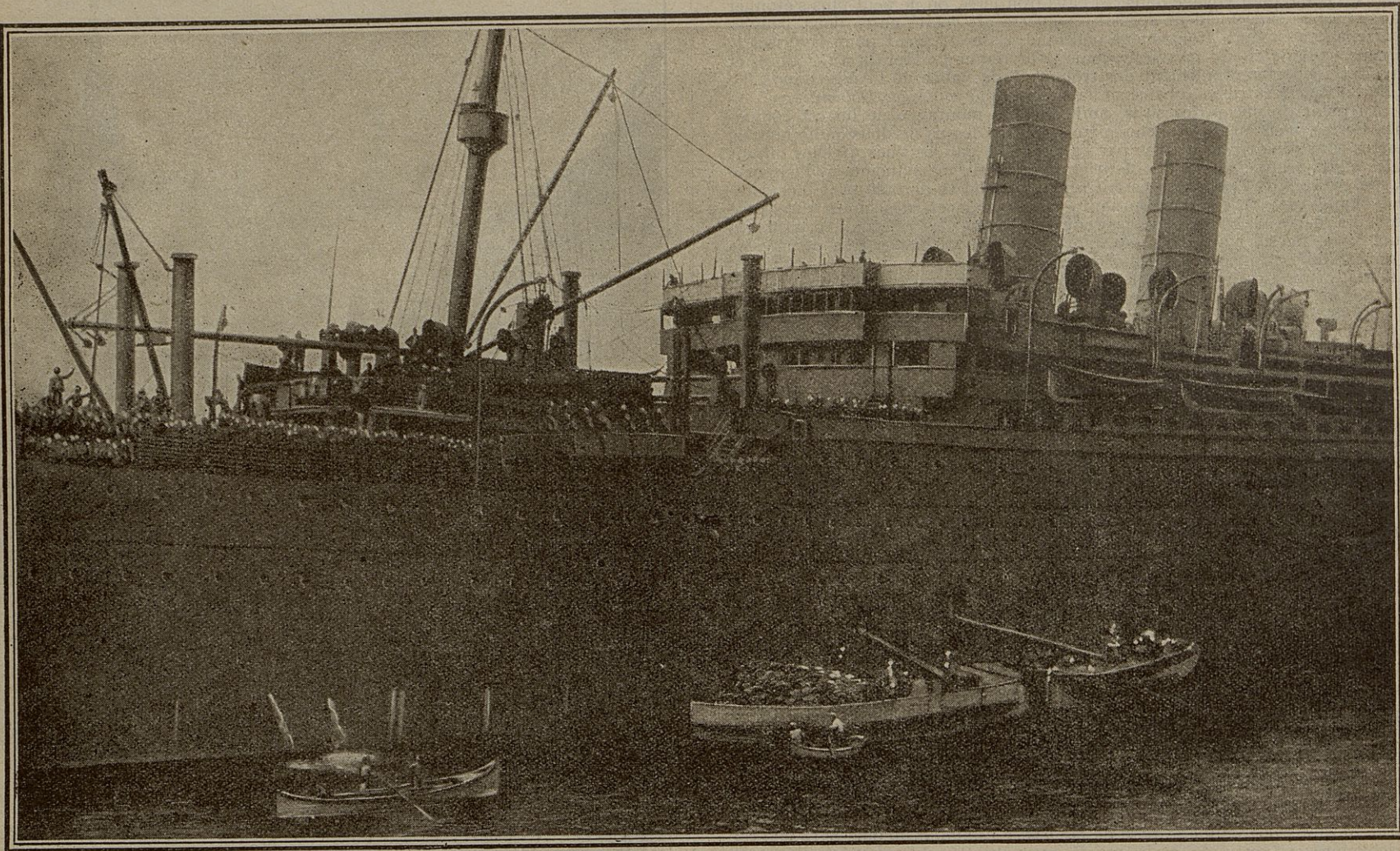
le vœu de pouvoir, l'an prochain, à pareille époque, aller à Venise par le chemin des écoliers, en prenant à Bozen, devenue définitivement Bolsano, la route des Dolomites tout entière en territoire italien.

GABRIEL FAURE.

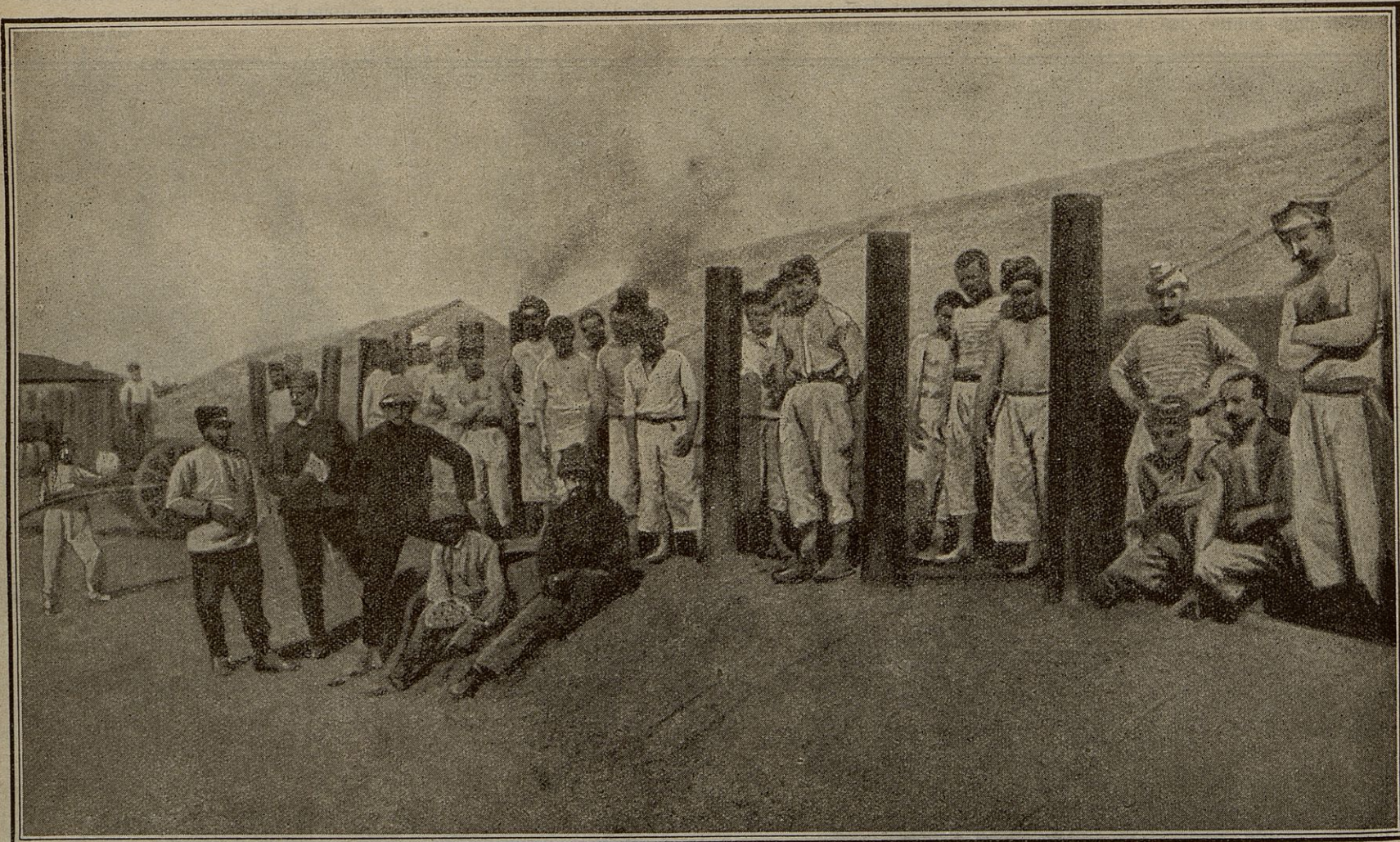


L'UN DES COINS LES PLUS SAUVAGES DE LA PITTORESQUE ROUTE DES DOLOMITES QUI RÉUNIT LE TRENTIN AU CADORE

NOS MARINS EN ORIENT

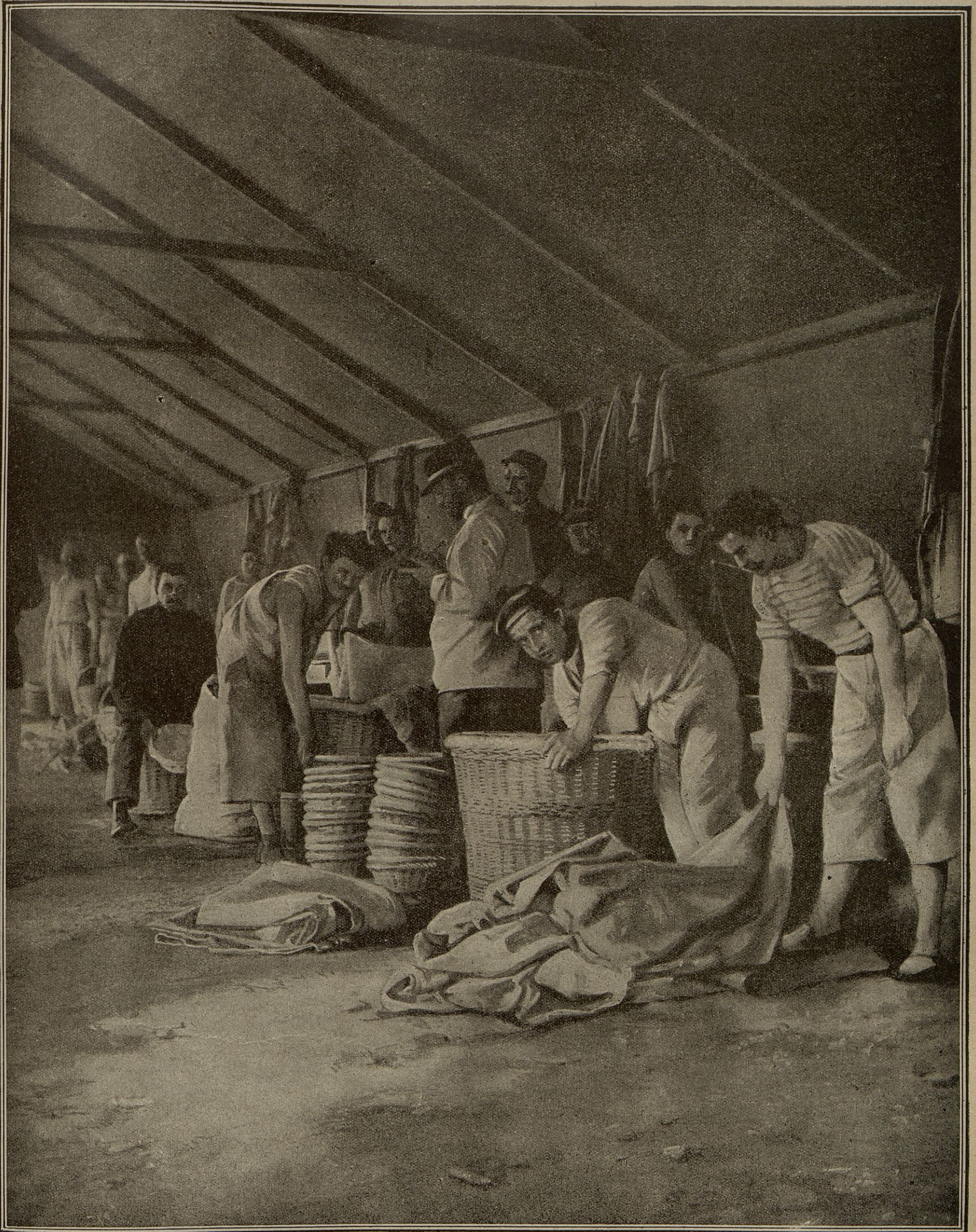


Les grands paquebots qui transportent les troupes aux Dardanelles font escale à Malte ; là, dans le port de la Valette, on procède au ravitaillement en vivres et en charbon ; les barques et les chalands accostent aux flancs du navire et les provisions sont hissées à bord. Nos braves troupiers peuvent contempler le magnifique spectacle d'un grand port de guerre.



La base navale pour l'expédition des Dardanelles est l'île de Mudros ; un campement tout à fait pittoresque y a été installé, où se trouvent les principaux services du corps expéditionnaire ; des boulangeries de campagne y fabriquent le pain frais nécessaire aux troupes ; entre deux fournées, les boulangers militaires viennent prendre l'air au dehors.

NOS MARINS EN ORIENT



Dans le vaste camp de l'île de Moudros, à côté des tentes où s'abritent nos soldats en attendant leur départ pour la presqu'île de Gallipoli, sont installées les boulangeries militaires qui fournissent le pain au corps expéditionnaire ; ainsi nos troupiers, loin de la patrie, peuvent encore savourer le bon pain de France.

LES COMPAGNIES DE DÉBARQUEMENT



Après avoir terminé leurs opérations à terre les compagnies de débarquement sont ramenées à bord sur de grandes chaloupes que remorque un canot à vapeur ; le cuirassé, mouillé au fond de la rade, à l'abri des attaques des sous-marins ennemis, profile sa masse imposante sur le ciel bleu du beau pays d'Orient.



Les compagnies de débarquement de nos cuirassés ont été amenées à terre pour préparer l'arrivée des troupes qui sont à bord des grands transports ; elles se préparent à rejoindre l'escadre ; les marins embarquent, franchissant, au moyen de frêles passerelles, l'espace qui sépare la terre de leurs chaloupes.



CHAPITRE HUITIÈME

Le coup avait atteint Roger au moment où il se retournait pour s'assurer si son adversaire ne se lançait pas à sa poursuite.

Un moment, il chancela et porta la main à sa poitrine, croyant qu'il allait tomber.

Mais la pensée des conséquences terribles que pouvait avoir pour celle qu'il aimait la moindre défaillance le fit se raidir contre la souffrance épouvantable qui le tenaillait.

Il vit le baron qui discutait violemment avec le garde.

Durant une seconde, il crut qu'ils allaient en venir aux mains ; face à face, ils donnaient de loin l'impression de deux hommes qui vont se battre. Puis, brusquement, le baron abandonna le garde et se jeta en avant ; il lui fallait sa proie.

Roger comprit que coûte que coûte la fuite était pour lui un devoir.

A aucun prix il ne se laisserait rejoindre !

A cette condition seule pouvait être évité le scandale dans lequel sombrerait infailliblement l'honneur de celle qui maintenant était tout pour lui.

D'une main, donc, étreignant sa poitrine, comprimant la blessure pour retenir le sang qui ruisselait abondamment, il s'engagea sous bois et, prenant au plus court par les sentiers qu'il avait appris à connaître depuis plusieurs semaines, il se dirigea vers le pavillon...

Là, il serait en sûreté ! Là, il pourrait s'assurer de la gravité de sa blessure et au besoin, si elle lui paraissait nécessiter des soins immédiats, se concerter avec son frère pour aller chercher secrètement le médecin à Morlaix...

Mais sa souffrance était telle qu'à chaque instant force lui était de faire halte : cramponné à un tronc d'arbre, il reprenait haleine, l'oreille tendue vers la profondeur des bois d'où lui arrivait, atténué, l'écho des voix de ceux qui le cherchaient...

Puis, stimulé par l'indomptable volonté de ne pas se laisser rejoindre, il repartait, plus lentement, car au fur et à mesure qu'il allait, sa faiblesse s'accroissait.

Mais la rage même que lui causait cette faiblesse l'excitait à raidir ses nerfs, à tendre ses muscles et, la tête perdue, les prunelles voilées, poussé par son instinct, il avançait quand même.

Enfin, à travers les arbres apparut la façade du pavillon : encore quelques efforts et il était sauvé !

Sauvé ! lui !... non !... Ce n'était pas de lui, mais d'elle qu'il s'agissait, d'elle qu'il lui fallait mettre hors de cause, à tout prix !

Il atteignit la haie qui clôturait la cour, trouva la force de soulever le loquet et se glissa à l'intérieur : mais, parvenu à la porte d'entrée, tout

ce qu'il put faire, après avoir gravi en titubant le perron, fut de heurter du poing, incapable qu'il était d'introduire la clé dans la serrure...

Au loin, tandis qu'il demeurait là, pantelant, la poitrine soulevée de hoquets douloureux, rejetant hors de ses lèvres crispées son sang, il entendait la marche des autres, sous bois !

On le cherchait, c'est évident : le farouche chasseur qu'était monsieur Vigouroux s'enrageait à vouloir mettre la main sur le braconnier qu'il savait avoir blessé...

Pourvu, mon Dieu, qu'il ne retrouvât pas sa trace !

C'est pourquoi, de son poing affaibli il continuait de heurter la porte, désespérant de ne pouvoir frapper avec plus de violence...

— Ils dorment ! songeait-il... ils ne m'entendent pas !

Ils, c'étaient sa mère, son frère... car pour ce qui était de son père auquel il lui eût été difficile de donner le change, il le savait en tournée à cette heure de la nuit... et il ne s'en inquiétait pas...

Enfin, une fenêtre, au premier étage, s'ouvrit et une tête apparut dans l'encadrement.

— Qui est là, demanda une voix qu'il reconnût pour celle de madame Le Guermeur, que veut-on ?

Elle écarquillait les yeux, cherchant à reconnaître quelqu'un dans cette silhouette noyée d'ombre, affalée en haut du perron...

— Mère ! parvint-il à souffler...

— Grand dieu ! clama-t-elle, Roger !

— Vite ! eut-il la force de bégayer...

Dans l'intérieur de la maison, s'entendit la voix affolée de madame Le Guermeur qui appelait :

— Jean !... Jean !... vite !... ton frère est là !

Puis, ce fut un bruit de pas précipités par l'escalier, les couloirs, la grande salle...

Enfin, la porte s'ouvrit et la mère apparut, vêtue seulement d'un court jupon passé en hâte : Chuchuniou la suivait, portant une lampe dont s'éclaira soudainement le perron...

Comme avait fait sa mère, il poussa un cri d'épouvante à la vue de son frère gisant là, inanimé et tout sanglant...

Qu'avait-il pu se passer ?... En tous cas, le premier mouvement du jeune garçon fut de se réjouir...

Oui, malgré l'affection très profonde qu'il avait toujours eue pour son frère, un fossé profond, depuis que la jalousie l'avait mordue au cœur, s'était creusé entre eux...

La silhouette de celle que tous deux ils aimaient se dressait, les écartant l'un de l'autre autant que s'ils eussent été deux étrangers.

— Tant mieux, avait songé aussitôt Chuchuniou, au moins il ne retournera pas la voir...

Pas un instant, il ne pressentit le drame et ne s'en attribua la responsabilité.

Cependant, aussitôt Roger transporté dans la salle, madame Le Guermeur, laissant le blessé aux soins de son frère, s'était élancée par l'habitation à la recherche de l'eau et du linge nécessaires pour le panser, se désolant d'être seule en un semblable moment.

Fantic, vainement appelée, n'avait pas répondu : conformément à son habitude, elle était sortie, aussitôt son ouvrage terminé, pour se promener avec son fiancé ; quant au garde, il était parti faire son habituelle tournée...

Et tandis que la mère courait de la cuisine, où elle rallumait en hâte quelques sarments pour faire chauffer de l'eau, à sa chambre où elle cherchait des morceaux de vieille toile pour faire un pansement, Chuchuniou déboutonnait en hâte la veste de chasse et ou-

il pas brodé à l'un des angles du mignon carré de baptême le chiffre armorié que timbraient une couronne ?

Ainsi, Roger venait de la voir, de lui parler d'amour !... et ce souvenir venait de lui être donné par elle !

Quelle misère !

Mais aussi, quelle revanche lui offrait le hasard !

Son rival !... son rival exécré... celui qui avait brutalement détruit le rêve depuis si longtemps caressé, celui-là, frappé par la providence, était là, sanglant, inerte, dans l'impossibilité, sans doute pour longtemps, de la revoir !

Une satisfaction farouche tenait Chuchuniou qui, devant le corps inanimé de son frère, riait d'un rire farouche.

Soudain, au dehors, s'entendit un bruit de pas précipités, ainsi que le murmure de voix qui paraissaient discuter...

Ces voix, bientôt, lui apparurent connues : c'étaient celles de son père et du baron !

Ensemble !... à cette heure !

Chuchuniou s'étonna et bondissant jusqu'à la fenêtre, l'entr'ouvrit.

Oui, c'étaient bien le baron et son garde qui, pénétrant, l'un suivant l'autre, dans le clos, venaient de gravir les quelques marches du perron :

— La clé !... Le Guermeur ! vous avez la clé ? disait le baron d'une voix qui tremblait de colère...

Et Le Guermeur, avec un accent qui sembla à Chuchuniou tragique et transformé, de balbutier :

— Je ne la trouve pas, monsieur le baron ; sans doute, dans ma chute, aura-t-elle roulé à terre...

— Appelez alors, mordieu ! appelez et qu'on nous ouvre !... sinon, il nous échappera !

Et, à grands coups de poings, il heurtait à la porte, grondant :

— Madame Le Guermeur !... madame Le Guermeur !

Et le garde de répéter, d'une voix mal affirmée :

— Mais, vous faites erreur, monsieur le baron... cet homme n'a pu venir se réfugier chez moi ! Réfléchissez... c'eût été se jeter dans la gueule du loup !... et puis pour quel motif ?

Le baron continuait à heurter du poing, grondant :

— Pour quel motif !... En vérité, Le Guermeur, vous êtes un naïf !... Comme si vous ignoriez que Fantic, votre servante, est la maîtresse de ce drôle !... Il sera accouru ici pour qu'elle le panse et le cache !... D'ailleurs voyez... là, sur les degrés... ces taches... C'est du sang !... le sien !

Maintenant, furieux de ce que la porte ne lui était pas ouverte, sa colère s'en exaspérait davantage, et c'était à coups de pieds qu'il la martelait, grondant :

— Ils ont le sommeil dur, chez vous, Le Guermeur !

Cependant, la mère, à tout ce vacarme, accourait, effarée, demandant à Chuchuniou :

— Qui est là ?... Que veut-on ?

Puis, reconnaissant les voix :

— Ouvrez vite !... balbutia-t-elle... ouvrez !... c'est monsieur le baron... et ton père !

Mais, rapide et lumineuse comme un éclair, la compréhension du drame venait d'apparaître à Chuchuniou ; et en même temps l'épouvante envahissait sa conscience à la pensée que lui-même l'avait préparé, ce drame !

Oui, lui qui, par le mot anonyme adressé au baron pour l'inviter à faire bonne garde, l'avait poussé à se mettre à l'affût et à guetter, l'arme en main, le visiteur nocturne de Kercoat !

Et celui que le baron avait abattu dans la nuit, croyant avoir tiré sur le braco, devastateur de sa faisanderie, c'était Roger, Roger, son frère, qui venait de rendre visite à sa bien-aimée !

Qu'allait-il se passer lorsque le baron reconnaîtrait sa victime ?

Pourrait-il continuer à croire qu'en l'atteignant il avait fait justice d'un voleur ?

Ne comprendrait-il pas que ce n'étaient pas ses droits de propriétaire qu'il avait défendus, mais bien son honneur de mari ?

Et alors ?

Et c'était lui, Chuchuniou, qui avait fait cela !

— Ouvrez donc ! répéta madame Le Guermeur qui s'empressait auprès du blessé, toujours sans connaissance.

Mais le jeune garçon, bondissant près d'elle, lui souffla à l'oreille, d'une voix sourde et haletante :

— Vite !... mère !... prenez Roger !... Aidez-moi !... Il ne faut pas qu'il reste là !... Emmenons-le dans sa chambre...

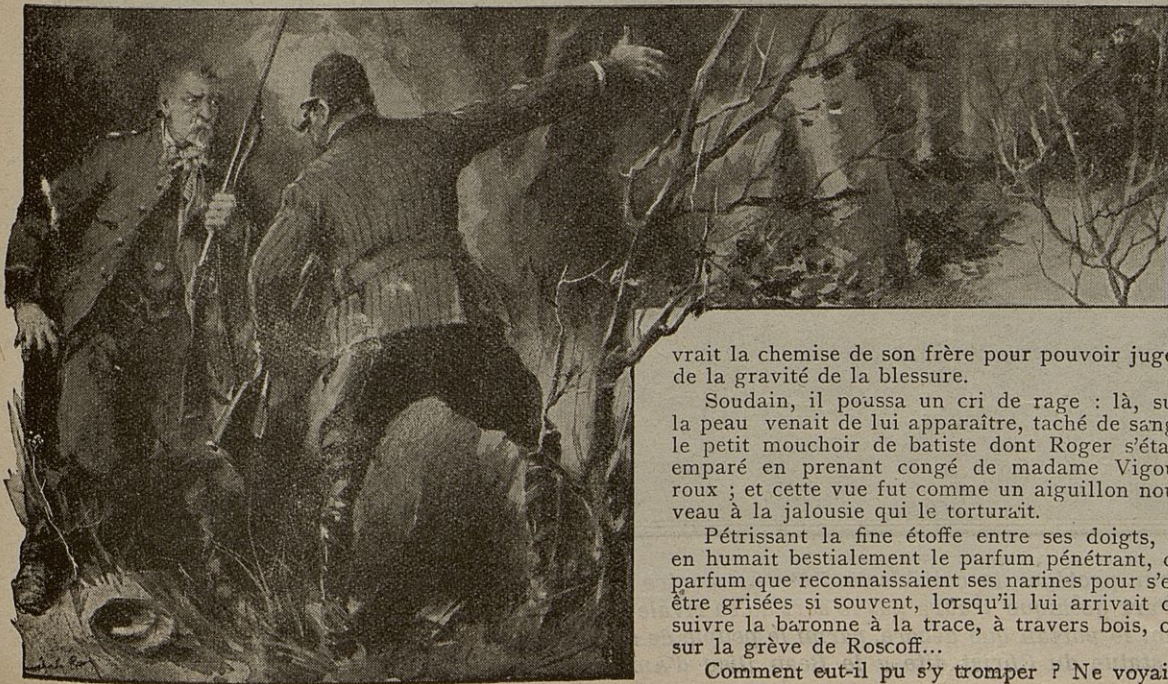
— Mais... balbutia-t-elle... ne comprenant pas...

— Vite !... Vite !... Je vous expliquerai... plus tard... pour l'instant, il ne faut pas que le baron sache...

Tout en parlant, il avait empoigné avec précautions le blessé par les épaules, tandis qu'obéissant passivement, madame Le Guermeur l'avait pris par les pieds...

Quand Roger se trouva étendu sur son lit, Chuchuniou recommanda à sa mère :

— Et surtout, pas de bruit !... mère... vous entendez ?... Sous aucun prétexte, ne vous montrez !... Vous dormez... et Roger aussi... (A suivre).



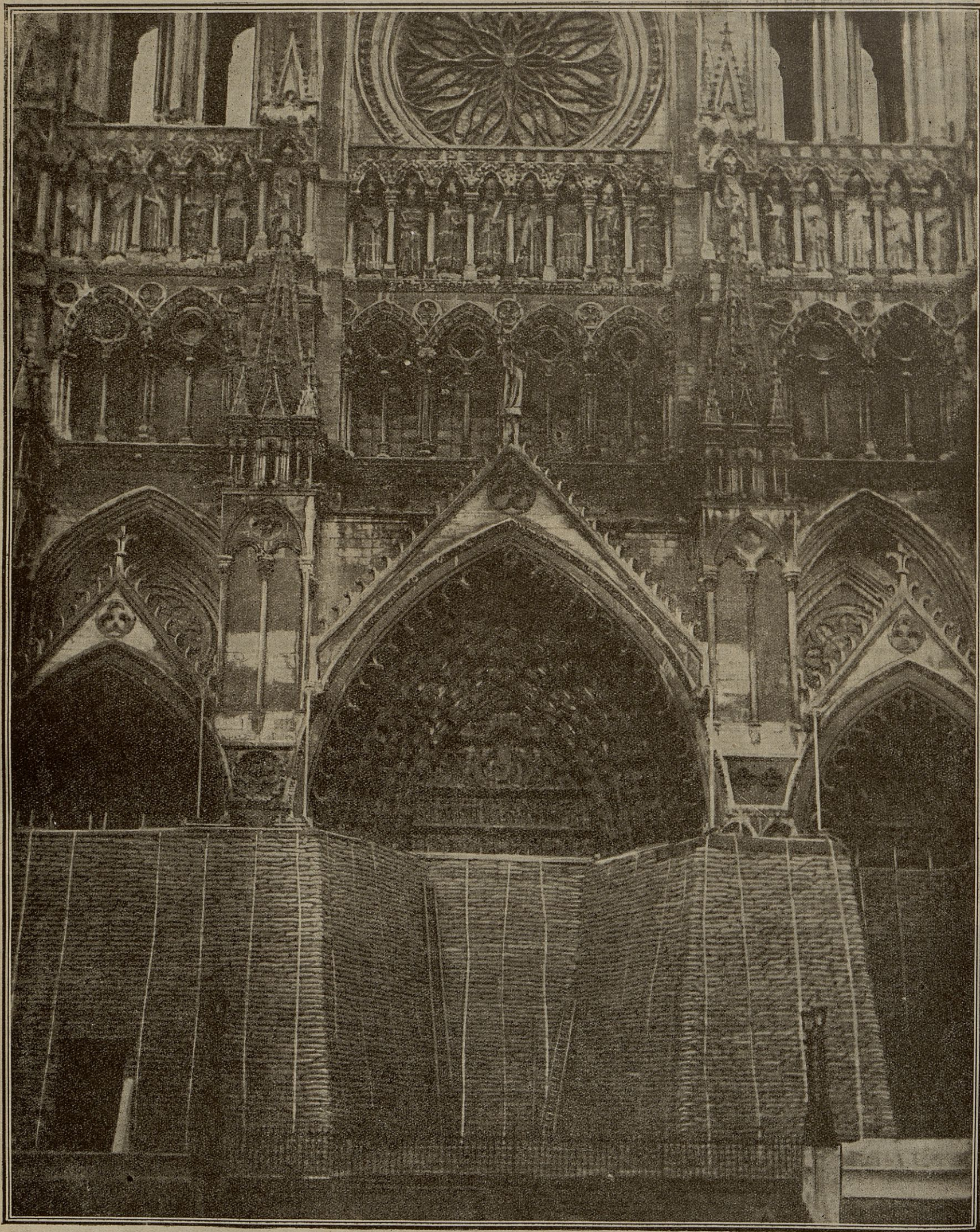
vrait la chemise de son frère pour pouvoir juger de la gravité de la blessure.

Soudain, il poussa un cri de rage : là, sur la peau venait de lui apparaître, taché de sang, le petit mouchoir de baptême dont Roger s'était emparé en prenant congé de madame Vigouroux ; et cette vue fut comme un aiguillon nouveau à la jalousie qui le torturait.

Pétrissant la fine étoffe entre ses doigts, il en humait bestialement le parfum pénétrant, ce parfum que reconnaissaient ses narines pour s'en être grisées si souvent, lorsqu'il lui arrivait de suivre la baronne à la trace, à travers bois, ou sur la grève de Roscoff...

Comment eut-il pu s'y tromper ? Ne voyait-

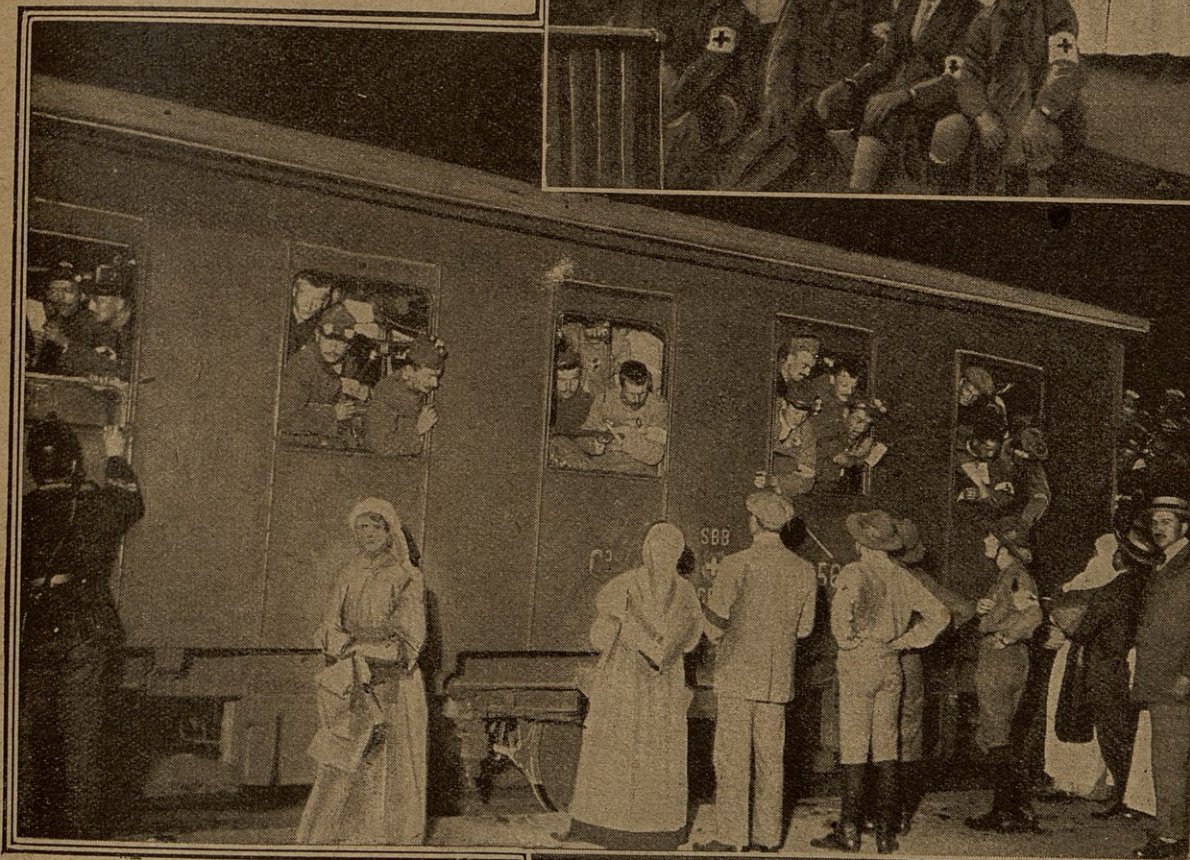
LA CATHÉDRALE D'AMIENS PROTÉGÉE



Des mesures de précaution ont été prises pour protéger la cathédrale d'Amiens contre les bombes que pourraient lancer les avions allemands ; le magnifique chef-d'œuvre de l'art gothique n'aura pas le sort de sa rivale en beauté, la cathédrale de Reims ; toutefois on a élevé une muraille de sacs de terre devant le portail que décore, parmi le peuple de statues d'apôtres, de vierges, de confesseurs, la belle statue du Christ dite « le Beau Dieu d'Amiens ».

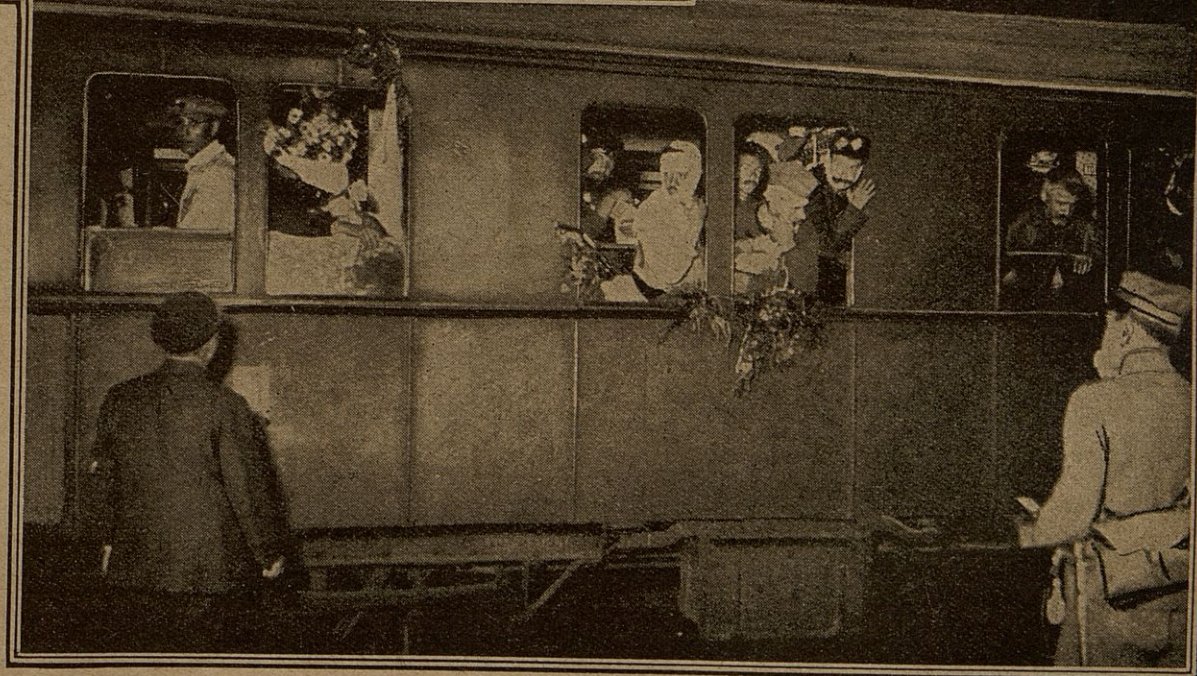
L'ARRIVÉE DE NOS GRANDS BLESSÉS

De toutes parts monte en France un cri de reconnaissance pour la Suisse ; renouvelant, avec plus d'élan encore et plus de pitié, le geste d'humanité qu'ils firent, lors de l'année terrible, pour les réfugiés de l'armée de Bourbaki, nos voisins ont comblé de leurs attentions nos pauvres blessés qui reviennent d'Allemagne ; ils avaient déjà accueilli avec des soins fraternels les civils que les Allemands avaient emmenés en captivité et qu'ils ont ensuite renvoyés en France. La réception faite à nos soldats blessés a tout dépassé. Dès qu'un train de grands blessés était annoncé, tout le personnel de la Croix-Rouge, médecins, infirmières, boys-scouts, était mobilisé à la gare ; là tout était préparé : médicaments, vivres, rafraîchissements ; et c'est avec impatience qu'on attendait toute la nuit l'arrivée du train venant d'Allemagne. La foule des curieux était énorme.



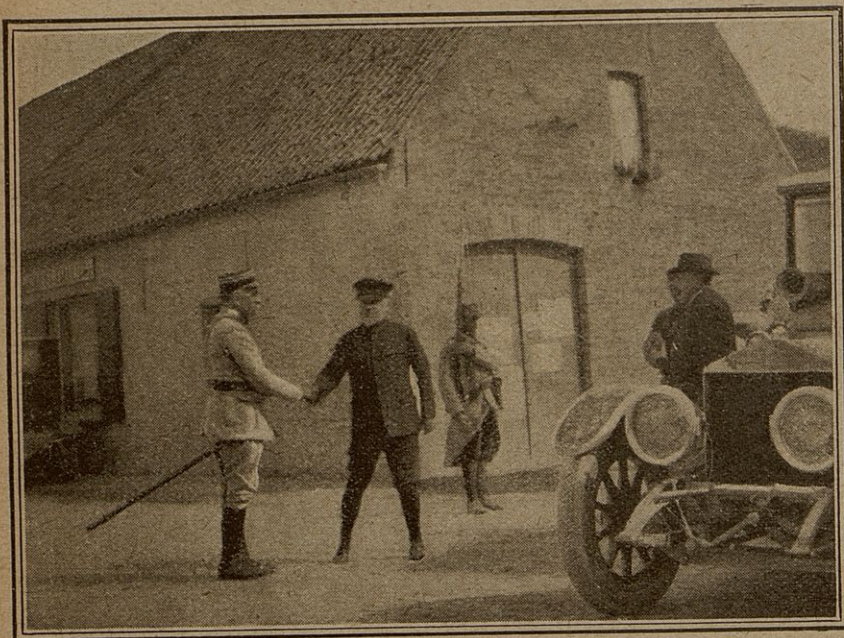
A quatre heures du matin seulement le train entre en gare et s'arrête ; dans l'encadrement des fenêtres et des portières des wagons apparaissent dans un pittoresque mélange d'uniformes et de coiffures nos grands blessés ; on se précipite vers eux ; les dames de la Croix-Rouge leur apportent vivres et friandises ; elles s'informent de leur état avec des attentions maternelles. Jusqu'aux soldats suisses, de garde à la gare, qui vont causer un moment avec leurs camarades de l'armée française ; ils les mettent au courant des derniers succès remportés par nos troupes.

Mais ce qui a le plus profondément touché nos braves ce sont les bouquets de fleurs qu'on leur a apportés, les fleurs que l'on ne donne qu'aux victorieux ! Ils savent maintenant que nous avons eu la victoire et que nous aurons la victoire finale. Le seul regret, qui se mélange à leur joie de revoir bientôt la douce France après tant de mois de douloureuse captivité, c'est de ne pouvoir participer eux aussi à la bataille définitive ; mais l'accueil que leur fait la population suisse leur prouve qu'ils ont eu leur grande part dans les événements qui aboutiront au triomphe de la patrie. Et lorsque le train repart pour la frontière française, émus jusqu'aux larmes, nos blessés acclament avec enthousiasme ceux qui viennent de leur prodiguer leurs soins. Aux cris de : « Vive la Suisse ! » la foule répond par les cris répétés de : « Vive la France ! »



Les grands blessés et le personnel du corps sanitaire, prisonniers en Allemagne, viennent d'être renvoyés en France ; plusieurs trains ont traversé la Suisse dont la population a fait à nos compatriotes l'accueil le plus affectueux et le plus empressé ; notre ministre des affaires étrangères vient d'adresser les remerciements de la France au gouvernement fédéral.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE DANS LE NORD



Accompagné du ministre de la guerre, le président de la République est allé rendre visite récemment à nos armées du Nord et à l'armée belge. La photographie de gauche représente M. Poincaré reçu à sa descente de voiture par le colonel J. A droite, on voit M. Poincaré, entouré de M. Millerand, des généraux Foch et H. sortant d'une ambulance installée dans les dunes.

SUR LE FRONT RUSSE

Varsovie, la capitale de la Pologne, est tombée aux mains des Allemands ; tel est le gros événement de la semaine dernière ; il était prévu dès le milieu du mois de juillet et des notes officieuses avaient depuis préparé l'opinion. Il serait puéril de nier l'importance de l'abandon de Varsovie à l'ennemi ; dès ce moment, dans cette grande ville de près de 900.000 habitants, les armées austro-allemandes trouveront une base utile de ravitaillement.

Au point de vue stratégique, l'événement, n'a pas de conséquences irréparables ; l'essentiel c'est que les armées russes aient pu se retirer intactes sur les positions plus fortes du Niémen et du Bug ; là elles auront la facilité de recevoir les munitions et les armes qui leur ont manqué pour résister au gigantesque effort produit par les armées austro-allemandes.

Les Russes ont emporté de Varsovie les banques, les usines et tout ce qui aurait pu avoir un caractère d'utilité militaire pour l'ennemi ; jusqu'au dernier moment leurs arrière-gardes ont vaillamment résisté, infligeant dans leur retraite de lourdes pertes à l'assaillant.

Depuis le 29 juillet, les événements se sont précipités assez rapidement. L'ennemi cherchait à passer la Narew au-dessous de Rojany et la Vistule sur le front Maynouchev-Kozinitza ; il était maintenu par les armées russes qui commençaient leur retraite ; en effet, dans la nuit du 30 juillet, entre la Vistule et le Bug, elles se portaient sur des positions préparées en arrière sans être inquiétées ; le secteur du chemin de fer entre Nowo-Aleksandrija et Rejavez était abandonné. Plus au sud, les Autrichiens étaient repoussés à Sokal.

Mais le lendemain, s'aidant des gaz asphyxiants, les Allemands traversaient la Narew avec des forces importantes et progressaient sur le front Kamienka-Jadine ; des combats sanglants avaient lieu ; les Russes faisaient un millier de prisonniers et enlevaient une batterie allemande. Dans la région d'Ivangorod, nos alliés résistaient opiniâtrement. Toutefois, entre la ville de Cholm et le Bug, ils étaient obligés de se replier devant des forces bien supérieures. A ce moment les Austro-Allemands étaient en possession d'Ivangorod et de Lublin.

Le 2 août, les Allemands, après un combat acharné, progressaient sensible-

ment sur la rive droite de la Vistule ; les efforts qu'ils faisaient pour déloger les Russes du secteur de la Narew s'étendant d'Ostrolenka à Lomcha étaient en partie couronnés de succès et le sort de Varsovie était à ce moment décidé. L'infanterie allemande fut lancée en grandes masses sur les tranchées russes qui résistèrent de si belle façon qu'il fallut faire donner la cavalerie allemande sur les derrières de l'infanterie pour la ramener à l'attaque.

Le 3 août, entre Kolno et Lomcha, l'offensive allemande est repoussée ; mais devant Varsovie la ligne de Blonie est évacuée par les Russes qui resserrent de plus en plus leur front.

Sur la rive droite de la Wieprz, sur la route de Cholm à Wlodawa, une violente bataille a lieu ; les Allemands, avec des forces considérables, essayent de rompre le front russe ; les 18^e, 42^e et 70^e divisions d'infanterie résistent à la pluie de projectiles qui s'abat dans leurs tranchées ; puis, à la tombée de la nuit, elles prennent une vigoureuse offensive et culbutent les masses allemandes qui se retirent en désordre.

Tous ces succès locaux ont permis à nos alliés d'occuper un front nouveau plus avantageux sur la rive gauche du Bug.

Le 4 août, les arrière-gardes de l'armée russe abandonnaient Varsovie !

Le 5, dans la journée, les troupes de Léopold de Bavière faisaient leur entrée dans la capitale de la Pologne.

Ce qui importe en ce moment c'est la situation des secteurs latéraux au front dont Varsovie était le centre ; au nord, les Allemands sont tenus en échec entre Lomcha et Novogorod et l'armée de von Gallwitz est arrêtée au nord du Bug ; au sud, entre la Vistule et le Bug, les armées de Mackensen ont subi un échec et leur progression est maintenue.

Les Allemands essayeront-ils de poursuivre leur avance et d'attaquer les armées du grand-duc Nicolas sur leurs nouvelles positions ? ou bien se contenteront-ils de fixer leur front sur la Vistule afin de pouvoir transporter ailleurs des troupes pour une offensive sur le front occidental ?

Il semble que cette dernière hypothèse ne soit pas à craindre, car les armées russes sont intactes et elles resteront accrochées à l'ennemi. La bataille

décisive n'a pas eu lieu et tant que nos alliés ne seront pas écrasés, les Allemands ne pourront distraire du front oriental de grandes forces.

Dans un élan unanime, la Russie a juré de poursuivre la lutte jusqu'au bout ; la mobilisation des industries pour la fabrication des armes et des munitions est organisée ; la Douma a décidé de bouleverser les mœurs bureaucratiques de l'Empire ; tous ces efforts ne resteront pas vains.



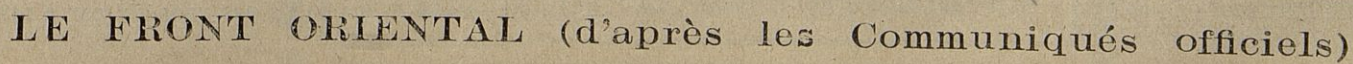
Le roi et la reine d'Angleterre vont assister à la cérémonie commémorative de l'intervention anglaise.

LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de **250 francs** au Document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 42 a été décernée, par le Jury du PAYS DE FRANCE, au document paru à la page 3 de ce fascicule et représentant une photographie intitulée " Dans les ruines de sa commune ".

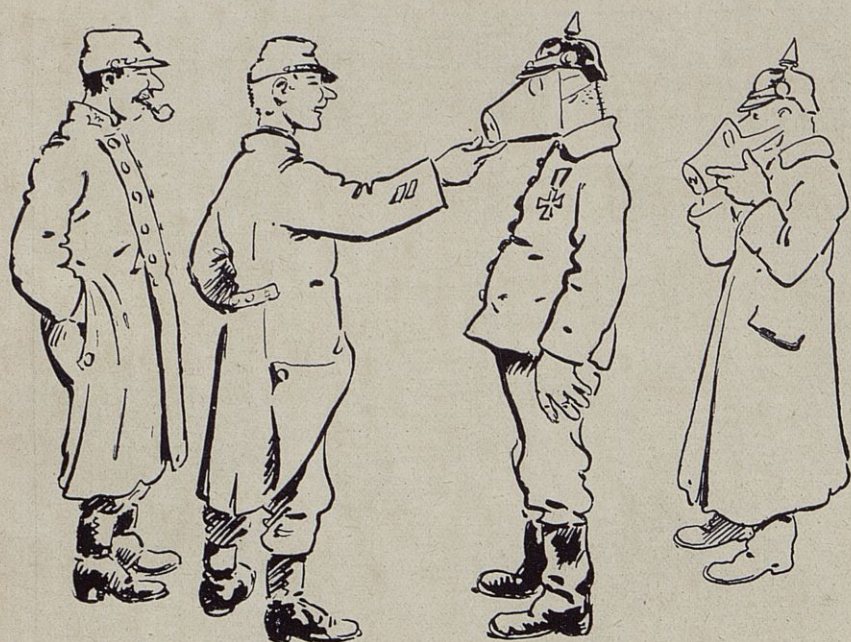
Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

NOTA. — Les documents destinés au PAYS DE FRANCE (clichés, pellicules ou épreuves) doivent être adressés, 2, 4, 6, Boulevard Poissonnière, accompagnés du nom de l'auteur du document et d'une légende explicative sur la scène ou le site représentés.



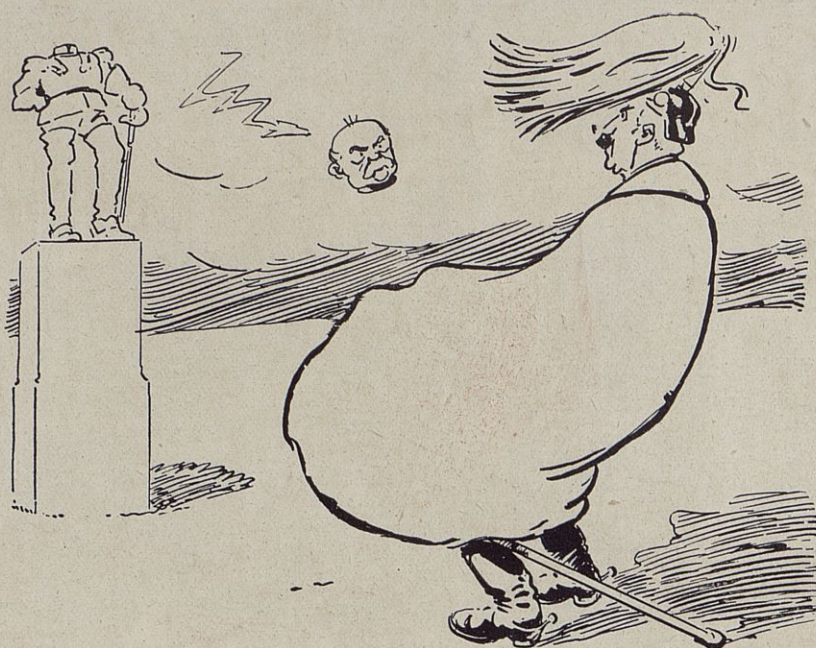
LES KABOCHES DE LA SEMAINE

Par GEORGE EDWARD



PEINTS PAR EUX-MÊMES

— A la bonne heure ! Comme ça on n'est pas pris en traître.

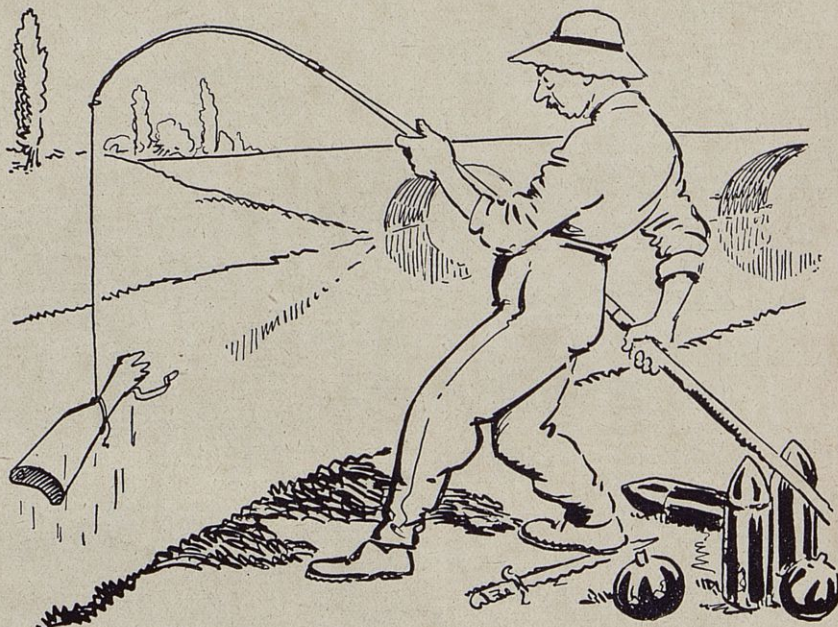


LA FOUDRE A FRAPPÉ UNE STATUE DE BISMARCK GUILLAUME. — Serait-ce un avertissement ?



HYGIÈNE

— Tu viens de faire un prisonnier et tu le laisses partir.
— Mon lieutenant ! il a des puces.

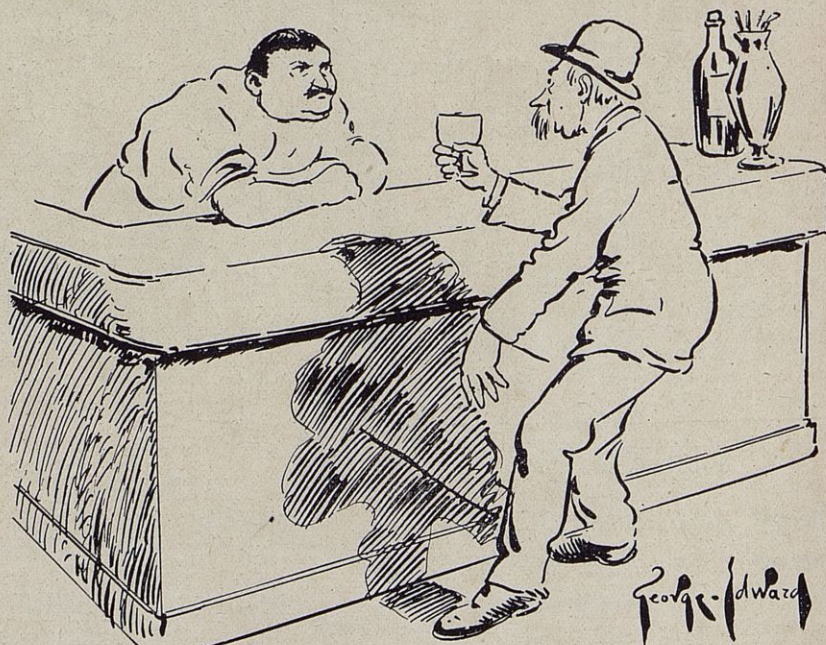


APRÈS LA BATAILLE (ou la pêche dans la Marne)
Le moindre petit goujon ferait bien mieux son affaire.



N'EN JETEZ PLUS !

— Encore un chandail ! encore un passe-montagne !
— Je donnerais bien tout ça pour un « P'tit vent du Nord ».



SUR LE ZINC

— Oui, mossieu ! tous les métaux augmentent : le fer, le plomb, le zinc surtout.
— Le zinc aussi !... ça ne va pas vous obliger à fermer ?